

bs n°10

Le journal de Bétonsalon
04/2011 - 05/2011
Gratuit



Édito

Par Mélanie Bouteloup, Anna Colin et Kevin Hareux

La deuxième exposition de l'année 2011, *Eldorado*, est le fruit de collaborations sur le long et moyen terme avec de multiples interlocuteurs et compagnons de voyage, à commencer par le collectif Eldorado autour des archives duquel cette exposition s'articule. Parmi les nombreux acteurs de ce projet ambitieux, c'est aux étudiants du parcours "médiation scientifique" de la licence Enseignement, Information et Communication Scientifique de l'université Paris Diderot que nous avons confié la conception éditoriale et la mise en page du présent Journal BS.

Guidés par les enseignants de la composante "Sciences & Média" de l'UFR Lettres, Arts et Cinéma (Cécile De Bary, Thierry Lefebvre et Richard Millet), les étudiants Guillaume Achard-Vincent, Alexiane Agullo, Héloïse Bouillard, Kevin Hareux, Sonia Idir, Céline Loozen, Jonathan Menerat, Claire Piedallu, Baptiste Pitois, Anaïs Poncet, Xavier Reverdy-Théveniaud et leur « chef d'orchestre » Matthias Cléry ont géré chaque étape de la réalisation de cette publication avec énergie, enthousiasme, curiosité, talent et sérieux, autant de qualités éditoriales et de paramètres de travail qui transparaissent dans ces pages.

On y trouvera notamment des portraits, entretiens et enquêtes sur le collectif Eldorado, les artistes et chercheurs invités à explorer et à interpréter les archives radio du collectif, et sur les autres participants au projet ; des articles retraçant les origines scientifiques et historiques de la radio ; ou encore des chroniques de radios contemporaines. Faisant habilement le lien entre le passé et le présent – autrement dit entre ce qu'ils n'ont pas vécu et ce qui s'impose comme référence ou évidence pour ces étudiants ayant grandi à l'âge numérique – une autre caractéristique frappante de leur travail de rédaction est leur capacité à relayer la passion de ces femmes et hommes de radio ainsi que leur propre enthousiasme pour ce média qui a encore de longs jours devant lui.

C'est avec beaucoup de reconnaissance à leur égard et de fierté que nous leur laissons la parole et souhaitons une bonne lecture au détenteur de ce journal. M. B. & A. C.

Échos de l'intérieur

À l'occasion de l'exposition *Eldorado*, nous, étudiants en médiation scientifique de l'université Paris Diderot avons hérité de la lourde tâche de concevoir et rédiger la brochure de Bétonsalon avec l'aide de nos enseignants, Thierry Lefebvre et Cécile De Bary. Un défi pour nous qui n'avions pour la plupart jamais eu l'occasion d'écrire dans un cadre professionnel, mais aussi une promesse d'enrichissement et d'expérience.

Notre aventure a démarré au centre d'art et de recherche Bétonsalon. Nous ignorions tout de ce que nos enseignants attendaient de nous. Lors de cette première réunion, Mélanie Bouteloup, directrice de Bétonsalon, nous a présenté l'exposition *Eldorado* et les différents participants. Nous avons déjà entendu parler des radios libres avec Thierry Lefebvre au premier semestre, mais nous découvrons des artistes – par exemple, Franck Leibovici, Louise Hervé et Chloé Maillot –, des passionnés du son et de la radio – Joëlle Girard, l'Encyclopédie de la parole – et des projets passionnants : des créations radiophoniques, des films, des cartographies... Une semaine plus tard, nous nous répartissions déjà nos sujets d'articles, en fonction de nos centres d'intérêt. Certains allaient même pouvoir enquêter sur leur radio préférée, Skyrock, Nova ou Nostalgie. Autant dire que nous nous sommes investis activement, tirant parti de l'autonomie qui nous était offerte, afin de concevoir ensemble la composition de ce numéro. Nous l'avons vu s'élaborer au fil des réunions, sous les ordres d'un rédacteur en chef exigeant et efficace. Certains d'entre nous ont encore participé à l'exposition elle-même, concevant une vidéo ou travaillant à son montage.

Nous sommes fiers de vous présenter le résultat de notre travail, aboutissement d'une série d'enquêtes, recherches et autres interviews. De notre côté, nous avons acquis une expérience vraiment concrète, jusqu'aux contraintes de date butoir. N'oublions pas le travail d'équipe. Surtout, nous avons pu participer à l'élaboration d'une exposition, en comprendre les mécanismes. Merci aux responsables de Bétonsalon qui nous ont fait confiance ! K.H.

Présentation de l'exposition

Dans le cadre du 30^e anniversaire de la libération des ondes en France¹, Bétonsalon propose un parcours dans l'espace radiophonique par le biais des archives Eldorado, rassemblées par des passionnés de radio. Différents chercheurs intéressés par ces archives radiophoniques – aussi bien en tant qu'archive constituée en dehors des circuits institutionnels, que pour sa valeur de mémoire sur l'histoire de la radio – ont été invités à les explorer et à présenter le résultat de leurs recherches.

Franck Leibovici, poète-plasticien, a choisi de représenter sous la forme d'une carte, la constitution et le contenu des archives rassemblées par les membres d'Eldorado. Thierry Lefebvre, historien de la radio, confronte son livre *La Bataille des radios libres 1977-1981* (2008) aux documents et sons trouvés dans les archives Eldorado sous la forme d'une frise chronologique. Deux documentaires de la réalisatrice Isabelle Cadière sont exposés : *Radio Lorraine Cœur d'Acier* (2009) et un nouveau film sur les femmes et la radio produit pour l'occasion. Elisabete Fernandes, étudiante en master Études Cinématographiques à l'Université Paris Diderot, tente de retracer la trajectoire de Radio Voka, une radio antillaise et guyanaise, ayant émis de juin 1982 à août 1983. Les artistes Louise Hervé et Chloé Maillet présentent *Restauration totale*, une fiction radiophonique ou dramatique, produite dans le cadre d'un Atelier de création radiophonique de France Culture. À partir d'une sélection d'enregistrements sonores, le collectif l'Encyclopédie de la parole propose une pièce sonore d'un côté, et de l'autre, un travail d'analyse sous forme d'une séance d'écoute et d'annotations dispersées dans l'espace d'exposition. Les membres d'Eldorado ont constitué une *playlist* de leur archive accessible via un juke-box et l'équipe de Bétonsalon présente un choix de documents (affiches, autocollants, articles de presse, photographies, magazines, etc.) commentés à l'aide de cartels. Cette exposition a donné lieu à plusieurs collaborations avec des enseignants et étudiants de l'université Paris Diderot. Outre la conception du journal de Bétonsalon n°10, les étudiants en médiation scientifique de Thierry Lefebvre, Cécile De Bary et Richard Millet ont réalisé un documentaire vidéo présentant l'association Eldorado, ses acteurs et ses objectifs.

Les différentes contributions produisent ainsi de multiples manières d'interpréter, d'annoter, de préciser, voire de corriger les documents exposés et les fragments de l'histoire de la radio qui sont représentés dans l'exposition. Proposant une vue partielle et non exhaustive des archives Eldorado, l'exposition ne vise pas à retracer 30 ans de radio, l'enjeu est plutôt de confronter différents usages possibles de documents liés à une histoire de la radio trop peu écrite.

De nombreux rendez-vous (concerts, séances d'écoute, conférences, projections, ateliers, etc.) sont programmés tout au long de l'exposition qui se terminera par un colloque organisé par le GRER (Groupe de Recherches et d'Études sur la Radio) les 20 et 21 mai à l'université Paris Diderot.

¹ L'année 1981 marqua l'accélération définitive du mouvement des radios libres, engagé depuis 1977 en France. Profitant de l'élection de François Mitterrand à la présidence de la République et du changement de majorité qui s'ensuivit, des dizaines de stations locales virent le jour un peu partout sur le territoire, s'engouffrant dans la brèche pratiquée par les dissidents de la première heure. Contraint de légiférer dans une certaine urgence, le nouveau pouvoir fit voter deux lois successives : l'une dite de tolérance, le 9 novembre 1981, l'autre de régulation, le 29 juillet 1982. L'année 1981 marqua donc, en pratique, la fin du monopole de la radiodiffusion, établi depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale en France.

Eldorado : l'eldorado du son

Par Héloïse Bouillard et Anaïs Poncet

Radio passion

Eldorado est à la fois une association et un site web. Créé il y a un peu plus d'un an par Joëlle Girard, Bruno Labouré et Philippe Sage, eldorado.fr a pour but de mettre en valeur et de faire vivre les archives sonores, photographiques et vidéographiques de l'association. Les talents de chacun sont complémentaires : Joëlle Girard apporte les sons qu'elle a collectés et continue de collecter depuis plusieurs décennies. Philippe Sage rédige les chroniques qui accompagnent la mise en ligne de chacun de ces sons. Bruno Labouré a, quant à lui, la responsabilité de mettre le tout « en espace » sur le site.

Eldorado.fr propose une véritable banque sonore, afin de mieux comprendre ce qu'a été la radio et son évolution. La mise en ligne quotidienne de ces archives, ouvertes à tous, permet de présenter un ensemble de sons et d'images couvrant les années 1920 à 1990, sans souci de chronologie. Il s'agit principalement d'extraits radiophoniques des années 1970-1980, mais également de sons des radios d'avant-guerre, des radios pirates et offshore, etc. En cette année 2011, à l'occasion du 30^e anniversaire de l'abolition du monopole d'État sur la radiodiffusion, eldorado.fr se concentre tout particulièrement sur l'effervescence de la période 1979-1986.

Aujourd'hui, la plupart des radios existantes mettent en ligne, sous forme de podcasts, leurs émissions courantes. L'objectif du site eldorado.fr est de restituer sous forme similaire ce qui n'a jamais pu être numérisé par le passé, afin de mettre ces documents à la disposition des internautes. En particulier, pour le début des années 1980, l'accent est mis sur la très grande liberté d'expression d'alors, pour que le visiteur puisse faire la comparaison avec ce qui est écouté aujourd'hui et ainsi comprendre à quel point cette période native a été importante. Que cet unique moment de liberté non encadrée puisse être réécouté, telle est l'une des priorités d'eldorado.fr.

L'idée de créer une webradio sur le site est rapidement apparue : une webradio où les sons s'entrechoqueraient et se fondraient en faisant abstraction de toute chronologie ; où la voix d'un animateur de radio anglaise annonçant la mort d'Hitler serait suivie de celle d'un animateur des années 1980 s'enthousiasmant de commencer l'émission « Quel plaisir de démarrer l'antenne avec ce genre de nouvelle » ; une webradio où les sons défieraient le temps pour créer des mélanges drôles et originaux.

Bien qu'il s'agisse d'archives à caractère historique, eldorado.fr ne vise pas à devenir un musée virtuel. C'est, au contraire, un site qui vit au quotidien, pour redonner une contemporanéité à ces documents. En fin de compte, eldorado.fr, c'est l'« eldorado du son ». Une belle histoire qui ne fait que commencer... H. B.

Joëlle Girard

Derrière la femme timide se cache une véritable passionnée de radio. Joëlle Girard est archiviste et collecte précieusement, depuis des années, toutes sortes de documents sur le sujet, aussi bien des sons que des photographies, des vidéos, des affiches ou des autocollants. Ses archives sont le fruit de sources très variées : ses propres enregistrements, bien sûr, mais également le don de centaines de personnes qui ont eu une histoire avec la radio, qui ont participé aux radios libres, et d'autres qui ont enregistré un bout d'émission par-ci, par-là, constituant au total plus de 44 700 heures de son. Certaines radios n'ayant pas les moyens d'assurer leur propre archivage ont aussi fait confiance à Joëlle Girard pour ce travail.

Les cassettes et bandes magnétiques conservées posent cependant un problème de conservation, puisqu'elles se dégradent au fil du temps. Pour remédier à ce problème, il est nécessaire de procéder à une numérisation des documents, ce qui représente un travail considérable. Écouter, classer, trier, numériser, tels sont les maîtres mots de l'archivage.

Lorsqu'il s'agit de parler radio, cette mordue est inépuisable. Elle connaît chaque document de ses archives, son histoire et son contexte, un secours précieux pour la mise en ligne des sons sur le site eldorado.fr.

Une partie des documents provient également de l'étranger. Une question se pose alors : faut-il aussi les mettre en ligne ? Les internautes français ont-ils envie d'écouter des archives en anglais, en allemand ou en italien ? « Parce que chaque pays a eu son histoire », rappelle Joëlle Girard. Un peu partout en Europe sont également apparues des radios libres, alternatives, pirates ou offshore. « La France a été très influencée par ce qui s'est passé en Italie entre 1975 et 1977, avec les radios libres qui sont nées là-bas ». Les émetteurs des premières radios libres provenaient en effet de Bologne, Milan ou Rome. H. B.

Philippe Sage

Animateur radio, blogueur, chroniqueur, Philippe Sage travaille avec Joëlle Girard et Bruno Labouré depuis un an à la mise en ligne d'archives sur eldorado.fr. « J'aurais aimé avoir une Joëlle Girard pour m'enregistrer à l'époque », confie-t-il en évoquant ses débuts sur la FM dans les années 1980.

Son travail sur les archives est bien spécifique : avec l'aide des informations que peut lui fournir Joëlle Girard pour documenter un extrait radiophonique donné, il rédige chaque jour une chronique qui accompagnera la mise en ligne de cet extrait. Matière sonore, archives écrites, photos ou vidéos, tout est bon pour découvrir, mieux comprendre et contextualiser le son en question. Il effectue donc un véritable travail journalistique : de quelle radio s'agissait-il ? Quelle était la situation sociale et politique à l'époque ? « On ne peut pas diffuser un son isolé comme ça, sans aucune explication : il ne vient jamais de nulle part ! Il y a forcément une histoire derrière, un contexte donné dans lequel on doit le replacer », précise Philippe Sage.

Un exemple évident est celui des radios pirates, qui se sont multipliées en Europe dans les années 1960-1970. Il s'étonne de l'absence de telles stations de nos jours, à l'heure où tant de révolutions ont lieu à quelques milliers de kilomètres de nous. « La radio est pourtant loin d'être déconnectée de notre histoire », rappelle-t-il.

Son travail consiste donc à nous faire voyager dans le temps, pour mieux comprendre les sons rescapés du passé. Eldorado.fr entend s'adresser à tout public, et pas seulement aux passionnés de radio. Peu à peu, l'interactivité s'instaure avec les internautes : certains apportent des compléments d'information, d'autres des corrections ou des précisions... Une communauté Eldorado est en train de naître.

« Ses chroniques sont un véritable atout pour le site : il y a chaque jour un nouvel extrait à découvrir. C'est une ligne éditoriale qui s'est progressivement mise en place grâce à Philippe », se réjouit Bruno Labouré. « Il faut bien reconnaître qu'il écrit avec un certain talent... et même un talent certain ». H. B.

Bruno Labouré

« Mon métier, c'est la radio ! » En se décrivant ainsi, Bruno Labouré n'exagère pas. Depuis l'âge de 20 ans, il se consacre à cet univers. Animateur et programmateur à Nostalgie, Europe 2, RFM, Ouï FM ou encore Radio France, il passe désormais la majeure partie de son temps à travailler sur le site eldorado.fr, chargé de mettre en ligne des sons radiophoniques du passé.

Il rencontre Joëlle Girard pour la première fois en 1991. Leur passion pour la radio les amène à se retrouver à plusieurs reprises par la suite. Il y a environ deux ans, Joëlle lui confie son envie de faire vivre ses archives. Ils décident alors de créer un site internet pour offrir l'accès à une collection permanente, plutôt que d'organiser une exposition qui aurait été forcément temporaire. Au départ, Bruno Labouré développe seul ce site, puis plusieurs membres rejoignent l'association et se répartissent les tâches. Il se consacre maintenant à la gestion du site et à la restauration des bandes sonores. « On essaie de faire en sorte que le son soit le plus audible possible, parce que certains enregistrements analogiques des années 1980 ont subis les méfaits du temps. Puis on l'habille aux couleurs sonores d'Eldorado. »

Quand on lui demande de s'exprimer sur sa passion pour la radio, Bruno Labouré est intarissable : « Pour moi, la radio est le média le plus magique qui soit. Pour la simple et bonne raison qu'il est le seul qui permette de faire autre chose tout en étant à son écoute. Et puis, il fait appel à l'imaginaire. Je pense que c'est un média qui ne disparaîtra jamais, pour ces raisons-là. » La seule chose qu'il reproche à la radio actuelle est le marketing d'antenne hélas incontournable pour répondre aux lois de l'économie de marché, en particulier depuis l'arrivée de la pub au milieu des années 1980.

Bruno Labouré tient également à souligner que le 30^e anniversaire fêté cette année n'est ni celui de la FM ni celui des radios libres, mais celui de l'abolition du monopole d'État sur la radio. D'ailleurs, c'est pour revenir sur ces périodes marquantes, et sur l'histoire de la radio en général, qu'eldorado.fr existe. Le travail effectué par l'association – à but non lucratif – prend beaucoup de temps et d'énergie. Mais tout cela est fait pour la bonne cause : « Eldorado, c'est un zapping contre l'oubli », conclut-il. A. P.

L'équation... et le fait

Par Matthias Cléry

Lorsque James Clerk Maxwell rédige en 1864 ses équations, il est, sans le savoir, à l'origine d'une révolution scientifique...

Difficile de parler des équations de Maxwell sans parler de champs¹. Tout le monde a entendu parler de la gravité terrestre : la Terre, ayant une masse, génère un champ (gravitationnel) autour d'elle. Tout objet (avec une masse) positionné dans ce champ est attiré vers le sol. Ainsi tombe la pomme du pommier. Mais il existe deux autres champs : les champs électrique (noté E) et magnétique (noté B), qui dictent aux particules chargées électriquement (comme l'électron) un comportement que nous décrivons les équations de Maxwell.

$$\left\{ \begin{array}{l} \nabla \cdot \mathbf{E} = \frac{\rho}{\epsilon_0} \\ \nabla \times \mathbf{E} = -\frac{\partial \mathbf{B}}{\partial t} \\ \nabla \cdot \mathbf{B} = 0 \\ c^2 \nabla \times \mathbf{B} = \frac{\mathbf{j}}{\epsilon_0} + \frac{\partial \mathbf{E}}{\partial t} \end{array} \right.$$

Les quatre équations de Maxwell sont réunies en un unique système, symbolisé par une accolade

La dynamo est une application directe de la deuxième équation de Maxwell : un aimant qui tourne à proximité d'un conducteur électrique génère un courant (Maxwell écrit : « Le rotationnel de E vaut l'opposé de la variation de B par rapport au temps »). Ce n'est pas le mathématicien qui découvre cette loi mais Michael Faraday, en 1821, prolongeant ainsi les résultats de Hans Christian Ørsted (qui avait établi en 1820 qu'un courant électrique génère un champ magnétique). Ce qui peut être vérifié en passant sous une ligne à haute tension, une boussole à la main.

Lorsqu'un ballon gonflé d'air est percé, l'air s'échappe suivant un flux. De même, le champ électrique contenu dans un système s'échappe selon un flux, c'est la première équation (Maxwell écrit : « Le gradient de E est proportionnel à la charge », notée par un ρ). La troisième équation ressemble à la première, mais elle montre que le flux magnétique est nul (il écrit : « Le gradient de B est nul »). Autrement dit, il n'y a pas de particule magnétique !

La dernière équation ressemble beaucoup à la deuxième, en plus compliquée ! Elle met en relation le courant électrique (noté \mathbf{j}), le champ électrique et le champ magnétique (c'est le résultat de Ørsted). Au passage, le c^2 de la quatrième équation est bien celui de $E=mc^2$, c'est-à-dire le carré de la vitesse de la lumière.

Ce n'est pas dans l'une ou l'autre de ces équations que réside la difficulté – qui occupera les physiciens pendant quarante ans, jusqu'à ce qu'Einstein la surmonte – mais dans leur association en un seul et unique système. Ce système permet à Maxwell de prédire, sans aucune preuve matérielle, l'existence d'ondes électromagnétiques. Lorsque des électrons au repos sont parcourus par un courant, un champ magnétique (cf. quatrième équation) s'établit et engendre un champ électrique (cf. deuxième équation). De proche en proche (à la vitesse de la lumière), ces deux champs se propagent et s'entretiennent mutuellement sans besoin de matière (troisième équation), jusqu'à être captés par un conducteur (première équation). Mais dans un monde newtonien, il n'existe pas d'onde sans support mécanique. Et pourquoi pas l'éther ? Maxwell y renonce, sans pour autant renier Newton. Contradiction qui nourrira nombre de réticences et pléthore de théories (peu satisfaisantes), pour finir en loi fondamentale. Ainsi va la science !

L'existence d'ondes électromagnétiques est sujette à controverses. Opposants comme partisans s'attaquent à la théorie de Maxwell, avec pour seule aide quatre équations et beaucoup d'imagination. Heinrich Hertz a l'idée, en 1886, d'utiliser un éclateur à air associé à une bobine de Ruhmkorff pour générer une étincelle puissante et créer (selon les équations de Maxwell) une onde électromagnétique importante. Pour récepteur, il utilise un autre éclateur à air dont les bornes sont simplement reliées par un fil. Lorsque Hertz met en route son émetteur, une étincelle se manifeste entre les deux électrodes de l'éclateur, et dans son récepteur, placé à plusieurs dizaines de mètres, la réponse est identique et immédiate. Hertz montre ainsi que l'on peut transmettre un courant électrique à distance et sans fil : les ondes électromagnétiques sont nées ! Il montre par la suite que ces ondes se réfractent, se diffractent et se polarisent comme la lumière. En hommage à ce physicien, on les appelle aujourd'hui ondes hertziennes.

¹ Le lecteur curieux pourra consulter les *Cours de physique de Feynmann, Électromagnétisme 1* aux éditions Dunod, pour des explications plus poussées (quoique relativement accessibles).

Émetteur et récepteur : les deux inséparables

Par Kévin Hareux et Matthias Cléry

La radiodiffusion permet de transmettre des sons d'une grande complexité sur de longues distances. Ce prodige est rendu possible grâce à deux appareils aux fonctions et architectures symétriques : l'émetteur et le récepteur.

L'émetteur peut être assimilé à un greffier qui retranscrit par écrit les informations qu'on lui communique : le micro transforme les sons en impulsions électriques et l'émetteur les traduit ensuite en ondes.

Une fréquence (qu'on appelle « porteuse ») lui est attribuée : c'est, en somme, la ligne sur laquelle il va « écrire ». Les informations codées par l'émetteur sont cependant plus simples que celles d'un greffier, puisque le son se limite à une série de niveaux de fréquences (faibles pour les graves, hauts pour les aigus). Pour les retranscrire, on utilise une modulation, dont on superpose les variations sur la porteuse. Celles-ci peuvent être de deux sortes : soit des variations en amplitude (*amplitude modulation* ou AM), sur le modèle des lettres majuscules ou minuscules, soit des variations en fréquence (*frequency modulation* ou FM), qui s'apparente à l'espacement entre les lettres. Dans les deux cas, une onde est émise, qui contient deux informations superposées : la fréquence d'écoute et les sons proprement dits.

Schéma d'un émetteur

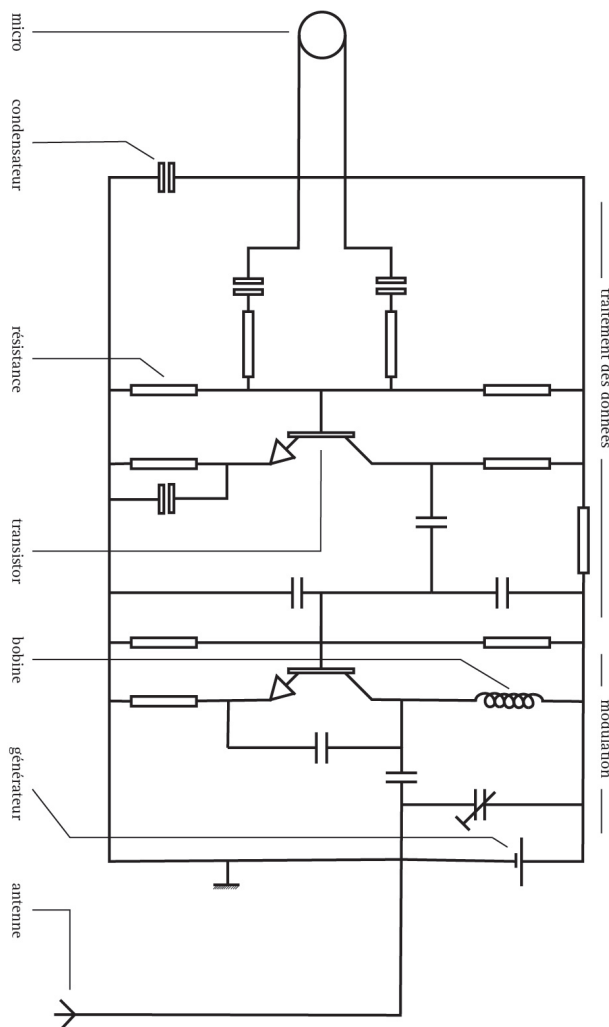
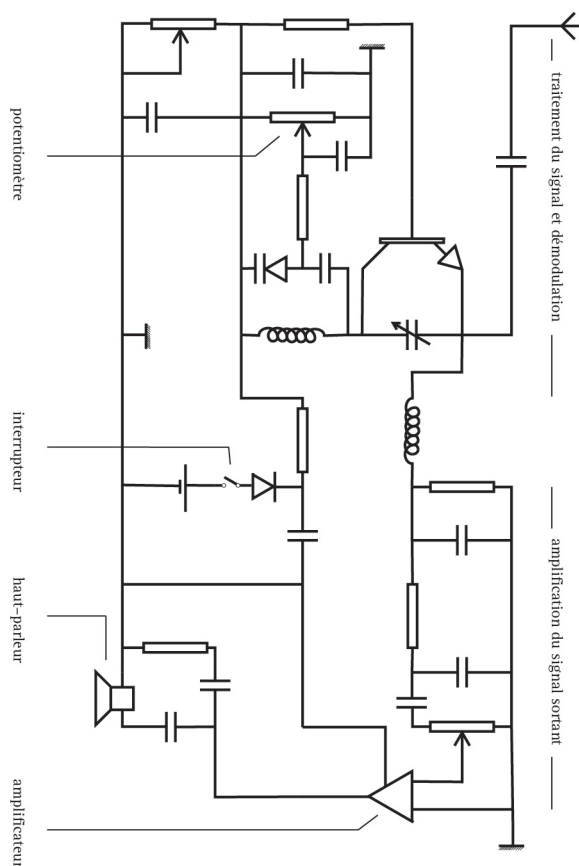


Schéma d'un récepteur



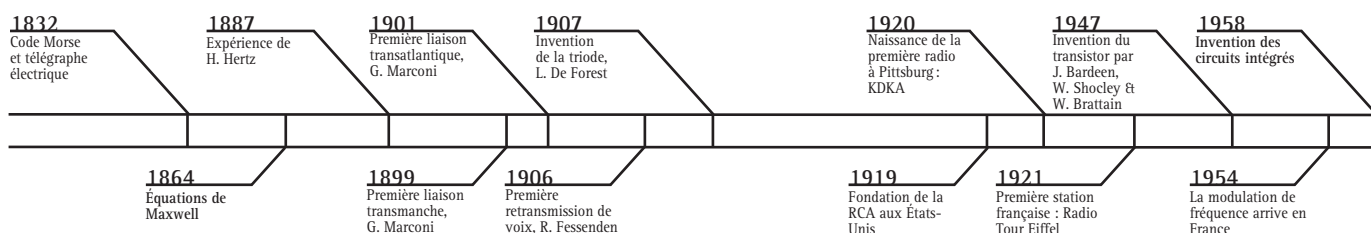
Le récepteur est, quant à lui, le juge qui reçoit les écrits du greffier. Une fois la fréquence trouvée (la bonne ligne de lecture, en quelque sorte), il analyse les informations qu'elle sous-tend. Pour cela, il doit ignorer toutes sortes de bruits dus à l'environnement, qui brouillent la lecture. L'antenne se charge de cette tâche par le biais d'un filtre. À ce sujet, les ondes FM sont moins sensibles aux perturbations, c'est une des raisons pour lesquelles elles ont fini par s'imposer. Il s'agit ensuite d'extraire les informations, par le procédé de la démodulation (opération inverse de la modulation). Pour être suffisamment audibles, les ondes sont amplifiées. Les informations qu'elles portent sont ensuite traduites en impulsions électriques, qu'un haut-parleur se charge enfin de transformer en sons. Le tour est joué !

Une petite histoire de la technique

Par Xavier Reverdy-Théveniaud

La naissance de la radio découle de l'avancée des techniques depuis le milieu du XIX^e siècle. Le code Morse, inventé en 1832, permet grâce à la télégraphie par fil de communiquer sur de longues distances, d'une façon beaucoup plus rapide qu'avec le télégraphe optique de Chappe. En 1864, les travaux de l'écosais James Maxwell lui permettent de théoriser l'existence d'ondes électromagnétiques : personne ne soupçonne encore tout le potentiel de ses équations. Il faut attendre l'expérience du physicien allemand Heinrich Hertz, en 1887, pour confirmer sa théorie. Deux ans plus tard, le français Édouard Branly invente le cohéreur, premier détecteur d'ondes électromagnétiques. Cette nouvelle technologie facilite la mise au point de la télégraphie sans fil. Combinée avec le code de Samuel Morse, elle permet à l'italien Guglielmo Marconi de faire des essais de transmission dès 1894. Son but premier est alors d'envoyer des messages par-delà la ligne d'horizon et de relier ainsi les navires à la côte. Les progrès sont rapides, puisqu'en 1899 il peut effectuer la première liaison transmanche, puis en 1901, transatlantique. La télégraphie sans fil trouve alors principalement des applications militaires (tout comme Internet à ses débuts). La tour Eiffel sert d'émetteur militaire dès 1902-1903, sous l'impulsion du général Ferrié, ingénieur pionnier de la radiodiffusion. Durant la nuit de Noël 1906, Réginald Fessenden réussit la première transmission de la voix humaine aux États-Unis. L'année suivante, l'américain Lee De Forest résout les problèmes liés à la modulation et à l'amplification de la voix humaine, en mettant au point la première lampe amplificatrice à cathode chaude : la triode. Elle sera à la base de toute l'industrie radio-électronique. Le même De Forest diffuse de la musique depuis le haut de la tour Eiffel en 1908, et même la voix du ténor Caruso depuis le Metropolitan Opera de New York en 1910.

Pendant ce temps, l'utilisation de la télégraphie sans fil se développe. Les gouvernements imposent la généralisation de sa pratique sur tous les bâtiments en mer après le naufrage du Titanic en 1912 (et surtout le manque de sauveteurs sur place malgré l'envoi d'un SOS).



La Première Guerre mondiale démontre l'utilité de la maîtrise d'une telle technologie : la TSF devient une arme puissante aux mains des militaires. Mais, peu à peu, la radiodiffusion et la transmission de la voix humaine s'imposent. En 1919, les États-Unis prennent l'ascendant avec la mise en place de la RCA (Radio Corporation of America). La première station de radio au monde est créée à Washington DC en 1920 : KDKA. En France, ce sera Radio Tour Eiffel (qui deviendra rapidement « FL ») en 1921. Les émissions ne durent alors que quelques dizaines de minutes par jour, l'émetteur servant principalement pour les communications militaires. La première compagnie privée dans l'Hexagone sera la Compagnie générale de télégraphie sans fil. En 1922, elle sort le récepteur Radiola pour accompagner l'arrivée dans les airs de la station du même nom : c'est le début de la démocratisation de la radio en France. La Seconde Guerre mondiale entraîne un nouveau type d'affrontements : les transmissions sont brouillées (la technique du brouillage sera reprise en temps de paix pour combattre les radios libres) et la désinformation va bon train avec les radios noires. C'est la « guerre des ondes ».

En 1947-1948, la technologie évolue encore avec l'invention du transistor qui va remplacer les tubes à vide et donc permettre de miniaturiser les appareils. La même année, la mise au point de la modulation de fréquence par l'américain Edwin Howard Armstrong autorise la transmission sans parasites (la technique n'arrivera en France qu'en 1954). Le circuit intégré fait son apparition en 1960, ce qui facilite grandement l'assemblage des émetteurs et des récepteurs radio. Il faut attendre les années 1980 pour voir une nouvelle évolution technologique avec les transmissions par satellite. À partir des années 2000, c'est la numérisation de l'ensemble du processus radiophonique qui révolutionne le secteur. Le développement du haut-débit d'Internet permet une diffusion mondiale de n'importe quelle radio. Les émissions se retrouvent désormais souvent en podcast sur le net depuis 2006, gratuitement et sans limite d'utilisation : la radio s'écoute partout !

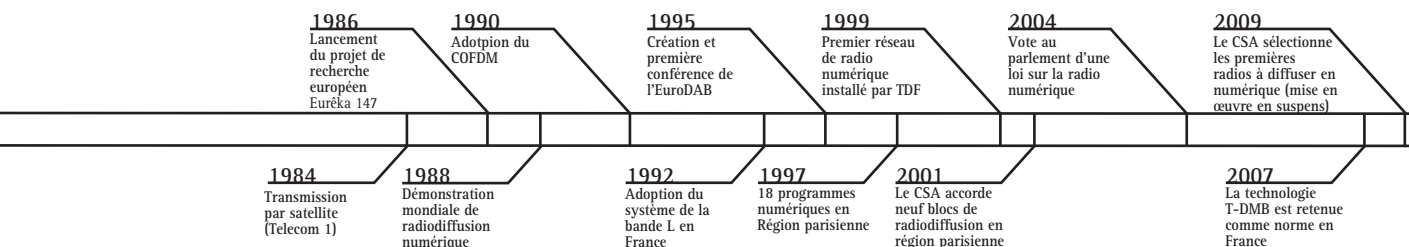
Le T-DMB en question

Par Jonathan Menerat

Depuis la fin des années 1980, le paysage radiophonique n'a connu aucune évolution majeure. Sur le plan de la diffusion, la dernière innovation importante remonte aux années 1950, avec la mise en œuvre de la modulation de fréquence. L'objectif majeur était alors d'obtenir une meilleure qualité des transmissions vocales, qui sont les plus touchées par les bruits parasites. Cette technique donna par ailleurs l'appellation « radio FM » (pour *frequency modulation*), dont la bande de fréquences s'étend de 87,5 à 108 MHz. Avec plus de 7000 fréquences exploitées sur le territoire français, notre pays présente le paysage radiophonique le plus varié d'Europe, que ce soit en nombre de fréquences attribuées qu'en nombre de programmes diffusés. Mais cette bande arrive à saturation, et le développement des réseaux est freiné par une mauvaise couverture nationale.

À la fin du xx^e siècle, le fort potentiel des nouvelles technologies est mis en avant et le paysage radiophonique entre dans une nouvelle ère. La bande magnétique analogique cède la place à la cassette DAT (Digital Audio Tape), au CD et surtout, aux réseaux informatiques. Cette volonté de modernisation de l'univers audiovisuel voit ainsi naître en 1986 le projet de recherche européen « Eureka 147 », mobilisant l'Allemagne, la Grande-Bretagne, la France et les Pays-Bas. Ce projet a pour but la mise au point d'une norme européenne pour le développement de la radio numérique DAB (Digital Audio Broadcasting). Dès lors, de nombreux groupes d'études vont apparaître afin d'établir une réflexion sur l'avenir de la numérisation des programmes et la transition dans un contexte socio-économique en plein bouleversement.

En 2006, pour la première fois, la quasi-totalité des opérateurs français de radiophonie constituent un « groupement pour la radio numérique », en vue de l'adoption d'une norme unique : le T-DMB (Terrestrial Digital Multimedia Broadcasting). Cette norme sera adoptée par le gouvernement en 2007, marquant ainsi le coup d'envoi théorique de la radio numérique terrestre.



Notons cependant que son application a été mise pour l'heure entre parenthèses, à la suite de nombreuses contestations. En effet, le T-DMB est une évolution du DAB caractérisée principalement par la capacité de diffusion de services multimédia, ce qui nécessite une plus large utilisation de la bande passante et un plus faible nombre de radios diffusées comparé à d'autres normes. La transition va également induire un certain temps d'adaptation, et une période de double diffusion analogique / numérique aura lieu (simulcast), impliquant nécessairement un double coût.

Si les radios commerciales peuvent rentabiliser cette double diffusion par l'utilisation des données associées aux programmes, il en est tout autrement pour les radios associatives qui sont, par définition, non commerciales, mais également limitées par la loi à un faible taux de recettes publicitaires. Le remplacement de tous les récepteurs est également une problématique qu'il faut prendre en compte. Du fait qu'ils devront intégrer ces deux technologies, leur coût sera plus élevé dans un premier temps.

Conçue pour la diffusion de produits multimédias, cette technologie permet l'intégration, sur un même vecteur de diffusion, de services très variés (vidéo, audio, data). Le numérique s'appuie désormais sur ce couple DAB-DMB basé sur deux techniques complémentaires : le MPEG-4 et le Digticast.

Le MPEG-4 est un système de compression qui permet d'éliminer les éléments inaudibles pour l'oreille humaine, divisant ainsi par dix la taille du signal à émettre. C'est également grâce à ce système que l'on peut intégrer des données aux programmes sonores, comme par exemple le titre, l'album et la pochette du morceau en cours de diffusion. En répartissant les signaux sur plusieurs fréquences, le Digticast améliore la qualité sonore, en supprimant les parasites et les diverses interférences rencontrés avec la diffusion classique. Ainsi, contrairement à la diffusion hertzienne, un seul émetteur permet l'envoi d'une multitude de programmes simultanément. Les studios de radio peuvent associer des informations à leurs programmations musicales, qui seront envoyées au local émetteur afin d'y être encodées et compactées, puis réorganisées en blocs par un multiplexeur, circuit permettant de concentrer différents types de liaisons sur une même voie de transmission.

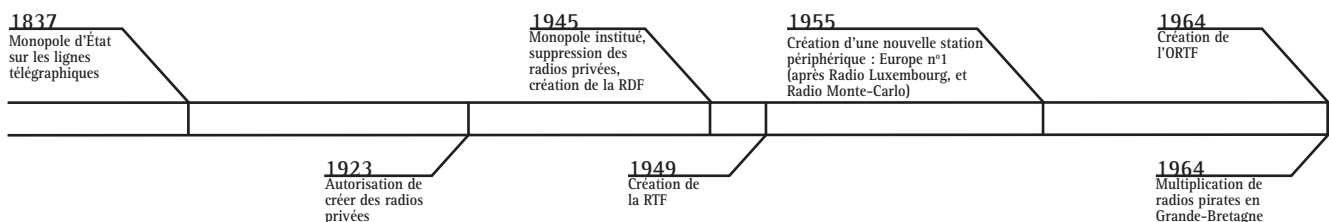
Du monopole aux radios libres

Par Xavier Reverdy-Théveniaud

Un monopole d'État sur les moyens de communication à distance préexistait depuis le 6 mai 1837 et la loi sur les lignes télégraphiques. Durant la Première Guerre mondiale, l'usage de la radio est strictement encadré par l'armée. Le 30 juin 1923, le monopole est étendu « à l'émission et la réception des signaux radio-électriques de toute nature » par la loi de finances. Le 24 novembre de la même année, un décret autorise cependant des radios privées à demander des autorisations d'émettre auprès du ministère des PTT (Poste, télégraphe et téléphone). Les choses sont fixées en 1928 : il existe alors une quinzaine de radios privées et une douzaine de radios publiques. Aucun nouveau permis d'émission ne sera délivré jusqu'à la Seconde Guerre mondiale.

À la fin de celle-ci, l'ordonnance du 23 mars 1945 met en place le véritable monopole d'État sur les radios (les stations privées sont tout simplement supprimées). Celui-ci prend corps avec la création de la RDF (Radiodiffusion française), devenant la RTF (Radiotélédiffusion française) en 1949, puis l'ORTF (Office de radiodiffusion télévision française) en 1964. L'ORTF est démantelé en 1974, pour laisser la place, dans le secteur radiophonique, à la nébuleuse des stations de Radio France. Il n'est cependant pas interdit d'émettre depuis l'étranger, en langue française et en direction de la France. Cela conduit à la création de radios périphériques : RMC à Monaco à la Libération, Radio Luxembourg (future RTL) au Luxembourg, présente dès 1931, et Europe n°1 (future Europe 1) en Allemagne, à partir de 1955.

Débutent aussi les premières émissions illégales de radios pirates sur le sol français (elles ont toujours plus ou moins existé depuis les années 1920, mais étaient alors peu suivies). L'équipe de la revue *Interférences* (qui aura un très fort impact sur le développement du mouvement des radios libres), et en particulier Antoine Lefebure et Patrick Vantroeyen, procède aux premiers essais en 1975. Les tentatives des radios pirates ne sont pas toujours couronnées de succès puisque l'État veille. Radio Active, liée au mouvement



écologique, est la première à émettre, du côté de Grenoble (après une tentative homonyme à Paris). Les premières radios libres sont revendicatives et émettent sporadiquement. Mais la DST est sur le qui-vive et brouille toute émissions illégales. Des radios pirates essaient en province grâce à des passionnés. C'est à la toute fin des années 1970 que le phénomène s'amplifie, grâce, en particulier, au mouvement écologiste (Radio Verte, Radio Verte Fessenheim, etc.). Deux fédérations sont créées afin d'unifier les différentes radios : l'ALO (Association pour la libération des ondes, dirigée par Antoine Lefebure) s'opposera à la FNRL (Fédération nationale des radios libres, de Jean Ducarroir et Patrick Farbiaz), en particulier sur le thème du financement (publicité ou non). La loi Lecat de 1978 alourdit les sanctions. Le mouvement s'essouffle, mais les syndicats relancent la bataille avec la création de radios de lutte : Radio Lorraine Cœur d'Acier, lancée par la CGT à Longwy en mars 1979, sera l'une des plus importantes. Les politiques s'en mêlent et le Parti socialiste organise la retransmission d'une émission avec François Mitterrand sur Radio Riposte, le 28 juin 1979. Le retentissement sera immense. Le mouvement des radios libres sert désormais différents intérêts politiques. En 1980, le brouillage et les confiscations de matériel se multiplient.

Les choses s'arrangent en 1981, après l'élection de François Mitterrand à la présidence de la République. Une première loi, datée du 9 novembre 1981, est promulguée : les radios libres, désormais tolérées, deviennent des radios locales privées. Il faut cependant attendre le 29 juillet 1982 pour voir la fin du monopole. La Haute Autorité de la communication audiovisuelle attribue les fréquences et contrôle tout ce petit monde. Elle sera remplacée par la Commission nationale de la communication et des libertés (CNCL) en 1986, puis par le Conseil supérieur de l'audiovisuel (CSA) en 1989. L'ouverture des ondes aux entreprises privées favorise la création de nombreuses stations sur tout le territoire français, et ce dès 1981, par exemple NRJ (qui absorbera Radio Verte) ou Radio Nova. En 1983, Radio Nostalgie (future Nostalgie) investit les ondes lyonnaises, tandis que La Voix du Léopard tente sa chance en région parisienne (devenant, en 1986, Skyrock). Ce ne sont que quelques exemples. La publicité est autorisée sur les ondes à partir d'août 1984. Les radios privées, dépendantes jusque-là de subventions, peuvent prendre leur essor. Depuis, elles se sont regroupés dans des réseaux, autorisés depuis 1986 (RTL Group, NRJ Group et Largardère Active, par exemple). Les radios associatives sont cependant toujours les plus nombreuses (environ 600), réparties sur l'ensemble du territoire français. Elles gardent en elles l'objectif premier des radios libres : rapprocher les individus et les communautés.

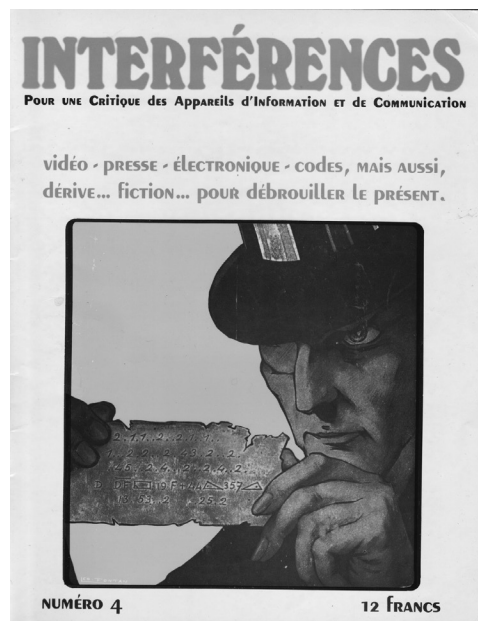
Interférences : une revue avant-gardiste

Par Claire Piedallu

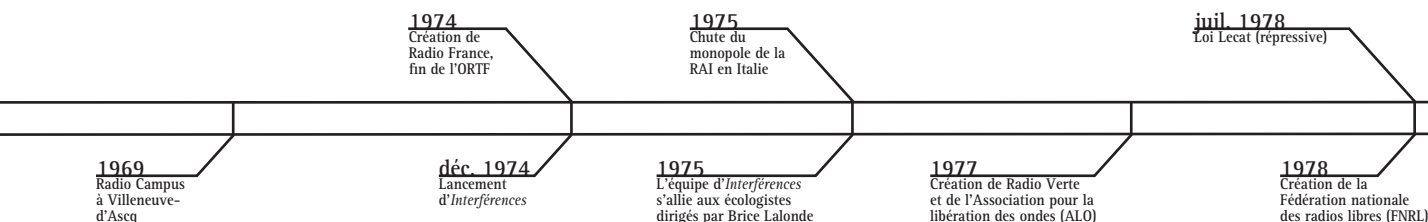
Interférences accompagne le mouvement des radios libres depuis ses tout débuts. Créée en 1974 par Antoine Lefébure et Jean-Luc Couron, deux jeunes militants favorables aux radios alternatives, cette revue, d'un genre inédit en France, leur permet de prendre la parole autrement que devant un micro pour revendiquer la liberté d'expression sur les ondes et la fin du monopole d'État de la radiodiffusion. *Interférences* propose « une critique des appareils d'information et de communication » (sous-titre de la publication) et fait appel aux meilleurs spécialistes.

La revue comprendra douze numéros, financés uniquement par les ventes, grâce au travail bénévole de ses animateurs. Au fil des numéros, il sera question de radios pirates, mais aussi de piratage informatique et d'écoutes électroniques. L'équipe fondatrice d'*Interférences*, d'abord surtout intéressée par les questions techniques, s'allie en 1975 aux écologistes dirigés par Brice Lalonde. De cette union naîtra, en 1977, Radio Verte, l'une des toutes premières radios libres.

Les expériences de radios libres italiennes, qui ont précédé le mouvement français de 1977-1981, ont grandement influencé la revue, comme on peut le voir dans l'extrait suivant.



Couverture d'*Interférences* n°4, 1977



Expériences italiennes

Profitant des lacunes de la législation italienne, un agent de change démocrate-chrétien et un attaché de presse socialiste ont lancé, le 1^{er} janvier 1975, Radio Parme, émetteur local qui fut le début d'un étonnant mouvement, puisqu'il existe aujourd'hui, en Italie, plus de 200 radios locales non autorisées, mais pour la plupart apolitiques. Les quelques informations données ici doivent aller de pair avec une réflexion sur le rôle réel des postes locaux et leur portée sociale, que nous verrons par la suite.

La bataille juridique et commerciale

En Italie, la loi sur le monopole des télécommunications n'est applicable que pour les émissions de télévision ou de radio, de portée et à vocation nationale. Il n'y a donc pas d'impossibilité juridique pour tout groupe de citoyens de monter un émetteur local, à condition de ne pas utiliser de réémetteur. Sur cette base fragile, des groupes ont profité de l'indécision de l'appareil d'État pour imposer leur présence sur les ondes. Cela se fit un peu partout sans coordination véritable et avec de faibles investissements. Et s'il n'y eut en général peu de réactions

violentes des autorités, c'est que, il faut bien le dire, le contenu des émissions était en général « assez anodin » pour ne gêner personne.

« Radio Milan Internationale » est typique de ce mouvement. Musique non stop de 7 heures à 2 heures du matin, spots publicitaires et disque-jockey transfuge de Radio Monte-Carlo. « La politique c'est les emmerdements, si nous commençons à faire du « communisme radiophonique » on sera fermé en 24 heures », disait récemment un des animateur de la station ; cette prudence ne les empêcha pas de se faire fermer peu après leur lancement. Ce fut aussitôt le scandale et grâce à une habile stratégie juridique, ils purent vite réouvrir. Leur victoire fut un véritable coup de fouet pour tous ceux qui avaient ce genre de projet ; des stations se multiplièrent dans tout le pays, émettant toutes en FM avec une portée ne dépassant pas quelques kilomètres : entreprises commerciales vivant sur la publicité, elles n'apportent guère « d'innovation » dans les programmes. Heureusement quelques postes comme Radio Rome, Radio Parme, Radio Livorne Libre et Radio Como, diffèrent réellement mettant en avant une politique d'information locale très nouvelle. [...]

Antoine Lefébure

(Extrait de la revue *Interférences* n°4)

LCA : les ondes de la révolte

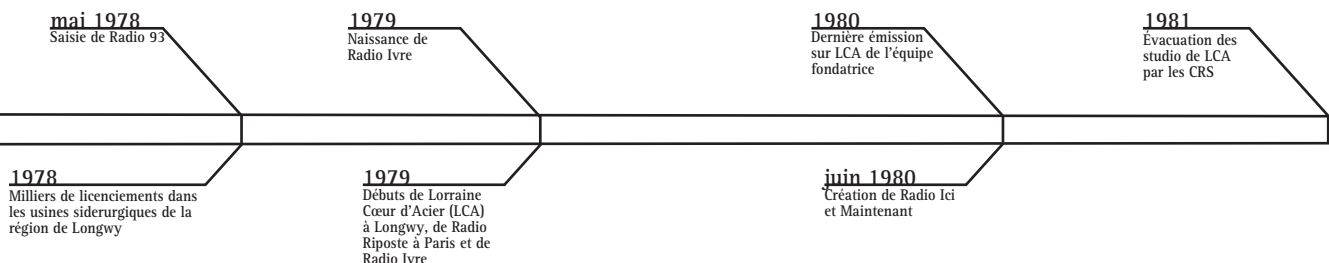
Par Céline Loozen

Automne 1978 : une tragédie s'abat sur la Lorraine. Des milliers de licenciements sont annoncés dans les usines sidérurgiques. Pour Longwy, ville de vingt mille habitants, l'économie toute entière s'effondre.

La première confédération syndicale qui tente de médiatiser la crise est la CFDT : elle participe au projet de radio libre SOS Emploi. Son but, en émettant quelques heures par jour, est de lutter contre le troisième plan acier, qui prévoit 6 500 licenciements dans la région sidérurgique de Longwy. La CGT, syndicat concurrent, s'implique également dans le combat. Le mouvement se durcit, les manifestations sont de plus en plus fréquentes et violentes.

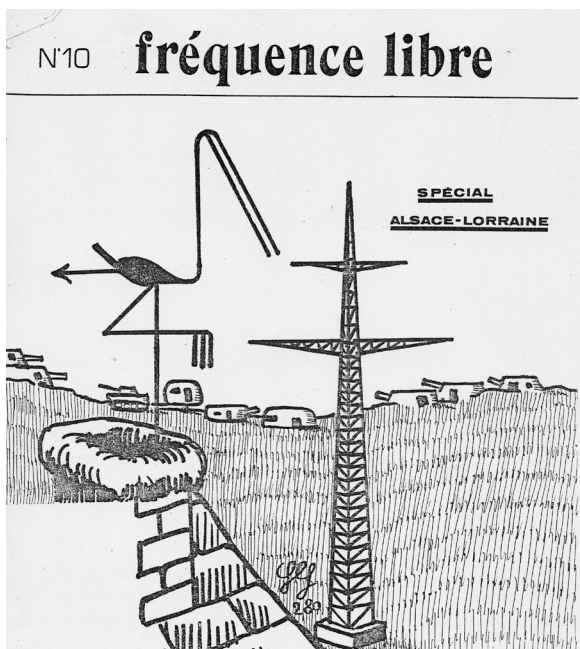
La radio Lorraine Cœur d'Acier (LCA) est créée en mars 1979, à l'initiative de la section propagande de la confédération de la CGT, relayée par l'Union départementale. La CGT embauche deux journalistes parisiens et communistes, Marcel Trillat et Jacques Dupont. Le succès des premières émissions permet à l'expérience de durer plus d'un an.

LCA émet pour la première fois le 17 mars 1979. Elle est dotée d'un puissant émetteur de 300 watts. L'antenne est placée au sommet du clocher de l'église, d'où elle diffuse plusieurs heures par jour illégalement. Les Français ne sont pas encore tous équipés en récepteurs à modulation de fréquence (on écoute surtout les grandes ondes), les commerçants de la ville proposent alors des radios FM à prix bas, pour permettre à chacun d'écouter les radios pirates. À chaque tentative d'évacuation par les CRS, on sonne le tocsin du sommet de l'église et des milliers de personnes viennent protéger la radio.



La station connaît un tel engouement qu'elle échappe au contrôle de la CGT pour être prise en main par la population. De nombreuses personnalités (Guy Bedos, Alain Krivine, Daniel Cohn-Bendit...) viennent s'exprimer au micro de LCA. Elle prend alors une dimension nationale et devient incontrôlable. Le PC lui coupe les vivres après la dénonciation par LCA de l'intervention soviétique en Afghanistan. À l'été 1980, les nouveaux dirigeants de la CGT évincent Trillat et Dupont et modifient le contenu des programmes. La radio perd de son influence et finit par être évacuée par les CRS début 1981.

La particularité de cette radio résidait dans son ouverture : la parole n'était pas réservée qu'aux syndicats. Quiconque voulait intervenir le pouvait. La porte du studio était ouverte à tous : ouvriers, militants ou sympathisants de gauche comme de droite (sauf d'extrême droite bien sûr!), habitants, du communiste à la religieuse. C'était une radio véritablement libre et fondée sur la solidarité.



Fréquence libre (bulletin de l'Association pour la libération des ondes), n° 10, 1980

Les lois et la fin du monopole

Par Xavier Reverdy-Théveniaud

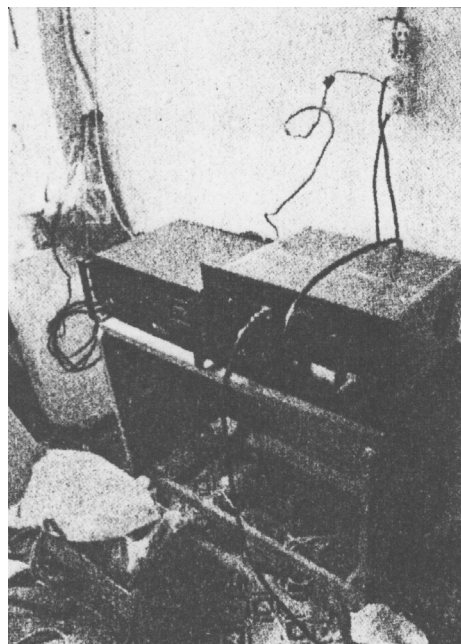
En 1981, la « bataille des radios libres » porte enfin ses fruits. La répression diminue progressivement après l'élection présidentielle et le nouveau gouvernement fait avancer la liberté d'expression en élaborant une loi qui sera promulguée le 9 novembre 1981¹ :

« Art. 3.1 - Des dérogations au monopole peuvent en outre être accordées à des associations déclarées selon la loi du 1^{er} juillet 1901 ou à des associations à but non lucratif régies par la loi locale dans les départements du Haut-Rhin, du Bas-Rhin et de la Moselle pour la diffusion de programme de radiodiffusion sonore en modulation de fréquence. Ces dérogations sont précaires et révocables. [...] »

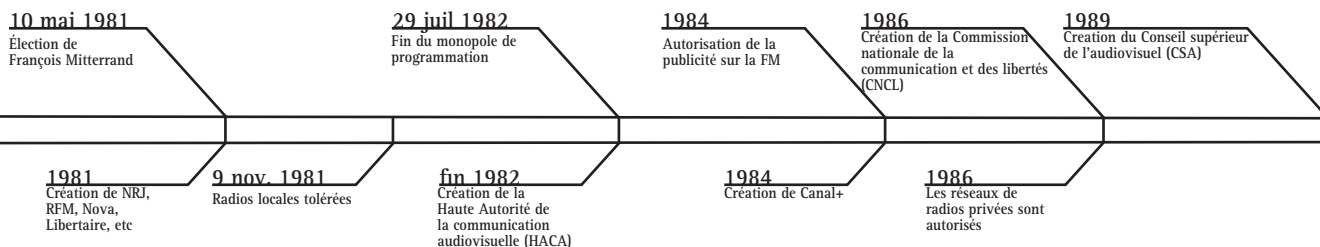
« Art. 3.4 - [...] Les dérogations au monopole et le partage des fréquences qui en résulte doivent dans chaque zone considérée, assurer l'expression libre et pluraliste des idées et des courants d'opinion. [...] »

Les radios libres sont mortes, vive les radios locales privées ! Mais, attention, le contrôle existe toujours :

« Art. 33^{bis} (remplaçant un des articles de la loi Lecat) - Toute personne qui, en violation du monopole prévu par la présente loi, aura diffusé une émission de radiodiffusion ou de télévision sera punie d'une amende de 4 000 F à 50 000 F. [...] »



Émetteur de la radio Gilda après sa saisie, photo Alain Canu



La loi n° 82-652 du 29 juillet 1982² (date centenaire de la loi sur la liberté de la presse) sur la communication audiovisuelle met officiellement fin au monopole d'État :

« Art. 1^{er} - La communication audiovisuelle est libre.

Au sens de la présente loi, la communication audiovisuelle est la mise à la disposition du public, par voie hertzienne ou par câble, de sons, d'images, de documents, de données ou de messages de toute nature. »

« Art. 2 - Les citoyens ont droit à une communication audiovisuelle libre et pluraliste. [...] »

« Art. 3 - Sauf accord des intéressés, l'anonymat des choix faits par les usagers parmi les programmes qu'ils peuvent recevoir doit être garanti. [...] »

« Art. 5 - Le service public de la radiodiffusion sonore et de la télévision, dans son cadre national et régional, a pour mission de servir l'intérêt général :

- En assurant l'honnêteté, l'indépendance et le pluralisme de l'information ; [...] »

Le monopole a fait son temps³, les radios peuvent désormais s'installer légalement sur l'ensemble du territoire français, sous le contrôle de la Haute Autorité de la communication audiovisuelle.

¹ Loi n° 81-994 du 9 novembre 1981 à retrouver sur <http://www.legifrance.gouv.fr/>

² Loi n° 82-652 du 29 juillet 1982 à retrouver sur <http://www.legifrance.gouv.fr/>

³ Pour se faire une bonne idée de la chronologie de la politique radiophonique en France, consulter : <http://www.vie-publique.fr/politiques-publiques/politique-audiovisuel/chronologie/> ; sur l'histoire des radios libres : T. Lefebvre, *La Bataille des Radios Libres, 1977-1981*, Paris, Nouveau Monde Édition, 2008 et F. Cazenave, *Les Radios libres*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », 1984.

Héritières des radio libres ?

Par Sonia Idir, Alexiane Agullo, Anaïs Poncet et Matthias Cléry

Skyrock d'hier à aujourd'hui

Skyrock est une des radios musicales les plus écoutées par les 15-25 ans. Pour la capter à Paris et profiter de sa bonne humeur constante et communicative, il faut se brancher sur la fréquence 96 MHz. Mais sait-on que cette station fête cette année son premier quart de siècle ?

En 1983, Pierre Bellanger et Jean-Pierre Barbe fondent La Voix du Léopard. Les programmes sont alors diffusés seulement en Région parisienne. Mû par la volonté de lancer un réseau d'envergure nationale, Pierre Bellanger transforme trois ans plus tard La Voix du Léopard en Skyrock, avec le concours de Frank Ténot et Daniel Filipacchi. Cela se passe en 1986, quelques années après la libération des ondes.

Aujourd'hui, Skyrock est connue pour sa programmation axée sur le rap et le R'n'B. D'où lui vient alors son nom, qui semble évoquer un tout autre style de musique ? C'est qu'à ses débuts, le genre musical dominant diffusé sur les ondes était le rock. Difficile à imaginer pour certains des auditeurs actuels pour lesquels Skyrock évoque plutôt La Fouine que U2 ! Depuis 1997, le rock a cédé la place à un genre plus urbain et apprécié des jeunes, cible principale de la radio. Plusieurs slogans la caractérisent : « Premier sur le rap », et « Rap et R'n'B non stop ».

Skyrock, ce sont aussi des émissions comme « Le Morning de Difool » et « Radio libre ». La première réveille les Français de 6 à 9 h et leur permet de commencer la journée avec le sourire. L'autre, de 21 h à minuit, laisse la libre antenne à une génération dont le besoin de s'exprimer est vital. Parfois critiqué par le Conseil supérieur de l'audiovisuel pour ses propos crus, ce programme, dont le nom fait allusion au mouvement éponyme de 1981, rassemble chaque soir un million d'auditeurs.

À ses détracteurs, Pierre Bellanger répond : « Il faut bien comprendre le contexte de l'expression sur "Radio Libre", celui d'une communauté générationnelle de dialogue, positive, accueillante, faite de divertissement, d'humour, d'émotions et de rires. [...] Qui ne va pas mieux en écoutant, en parlant, en partageant ? La crudité est, en ce sens, une bénédiction, car elle décomplexe, libère, modère, amuse, lève des tabous et des ignorances qui font mal. »

Trente ans après la libération des ondes et de la parole, une trace de cet esprit est donc toujours présente dans cette station indispensable. S.I.

Radio Nova : le grand mix

Il est loin le temps où Radio Ivre, ancêtre pirate de Radio Nova, émettait la nuit avec des émetteurs bidouillés. La création de Radio Nova en 1981 par des animateurs de Radio Ivre, des journalistes du magazine *Actuel* (le financeur du projet) et des reporters dissidents de France Culture, correspond à une même envie de diversité et de partage pour ces passionnés de musique. Les reporters d'*Actuel* parcouraient le monde et inondaient Nova de billets transcontinentaux sur l'actualité du moment, y compris musicale. Ainsi, en 1984, Patrice Van Eersel est envoyé au Nigéria pour un papier sur le choc pétrolier, et revient les poches pleines de musique de Fela « Ransome » Kuti, lançant ainsi l'afrobeat en France. Les slogans de Nova prouvent sa diversité : « Chaud et froid comme les années 1980 », « La sono mondiale » ou « Le grand mix ». Des dizaines de courants musicaux inspirés de la musique du monde ont surfé sur la fréquence de Nova : hip-hop, électro, gitano (avec les Négresses Vertes ou encore Mano Negra dans les années 1990). Nova est également un découvreur de talents : Jamel Debbouze, Ariel Wizman, Edouard Baer ou Léa Drucker ont fait leur début dans les locaux de la radio. Alors en quoi Nova est-elle l'héritière des radios libres ? Elle n'émet plus dans l'illégalité, paie les factures avec la publicité mais continue de diffuser la musique du monde, de dénicher les talents de demain et de détourner les informations avec toujours plus d'humour et de folie. Le nom même de Nova, tiré du roman *Nova express* de William Burroughs, illustre l'esprit de la beat génération qui plane sur la fréquence 89.8 FM.

Nova aujourd'hui

Studios en plein cœur de Paris, locaux partagés avec Radio TSF, Radio Nova est un véritable vivier de jeunes (et moins jeunes) passionnés. Les bureaux exigus débordent de disques, cassettes, bandes sons, émetteurs et récepteurs en tous genres. L'ambiance est complétée par l'accueil chaleureux et festif des membres de Nova qui, comme Fadia Dimerdji, animatrice et productrice en place depuis Radio Ivre, n'hésitent pas à raconter avec énergie leurs expériences de pirates de radios. A.A.

Nostalgie retour aux sources

En créant Radio Nostalgie en 1983, Pierre Alberti ne se doutait pas que son entreprise allait devenir une radio si populaire. Tout d'abord émise depuis un grenier de la Croix Rousse, à Lyon, cette station était destinée au départ aux 40-50 ans, avec une programmation musicale des années 1950 à 1970 qui plaisait en premier lieu à son créateur.

Pierre Alberti n'était pas un novice. Il avait déjà créé Radio Contact en juillet 1979. « On squattait les fréquences, on était pirates et on n'avait pas le droit de faire de la pub. C'était vraiment très difficile », se rappelle ce passionné de radio. « Bien sûr, comme on s'accaparait des fréquences qu'on n'avait pas le droit de prendre, on avait parfois des inculpations. » Avec la fin du monopole, les choses ont changé : « On a pu monter une entreprise et payer correctement les gens qui participaient à la vie de la radio », explique-t-il.

La revente de Radio Contact lui permet de fonder Radio Nostalgie, qui devient très vite une station importante. L'équipe finit par transférer ses studios à Paris. Dès 1984, l'accès au premier satellite dédié (Télécom 1) permet à la radio de diffuser à travers l'Europe. Au total, environ 400 stations seront créées en France et à l'étranger (Russie, Afrique, Argentine, Belgique, etc.).

Aujourd'hui, plus de 500 000 personnes écoutent Nostalgie chaque jour. La radio a été rachetée par le groupe NRJ en 1998 et est devenue, en 1999, la première radio du groupe entièrement numérisée. « Dès cette époque, nous n'avions plus aucun disque, tout était informatisé », raconte Alexandre Korosec, co-rédacteur en chef de la station. « Aujourd'hui, nous possédons un tas de réémetteurs qui permettent de transmettre ce qu'il se passe à Paris, mais, quotidiennement, il y a plusieurs décrochages au cours desquels les journalistes de différentes régions peuvent interrompre le programme musical et prendre l'antenne pour donner des informations locales. » Depuis février 2011, Nostalgie a un nouveau directeur, Jean-François Latour. Gageons que la station a encore de beaux jours devant elle. A.P.



Studio d'enregistrement, Radio Nostalgie



Un ancien pirate au service de l'État !

Après la libération des ondes, les acteurs du monde des radios libres ont colonisé les ondes et les studios, certains poussant le paradoxe jusqu'à entrer dans le service public. Comment expliquer ce renversement des rôles ?

Quand Jean-Marc de Félice lance avec Jean di Sciullo, en 1977, Radio Flip (Front de libération de l'information par la parole), le seul culot de transgresser ne suffit pas, il faut aussi de l'inventivité. Pour échapper au brouillage, de Félice met au point un émetteur qui déplace lentement son émission sur le spectre de la FM, si bien que la station publique FIP finit par être brouillée elle-même. Tel est pris qui croyait prendre ! Tant que les émissions sont sporadiques, ce

subterfuge suffit. Mais les radios libres prennent de l'ampleur sous l'impulsion de jeunes gens motivés, mais également de groupes politiques. La diffusion en continu est donc un défi à relever. De Félice met alors au point un réseau d'antennes reliées par téléphone et un système d'écoute pour surveiller les autorités qui rôdent autour. Ainsi, quand une patrouille s'approche d'un des émetteurs, l'émission est transférée sur une autre antenne.

La fin du monopole ne sonne pas la fin de l'activité de ce jeune technicien, bien au contraire. À travers la France, les ondes sont prises d'assaut. Les techniciens, encore peu nombreux, sont très sollicités et de Félice n'est pas en reste. Mais une nouvelle demande surgit bientôt : celle des télévisions. Il met alors de côté sa passion pour la radio et participe à la mise en place du réseau de Canal+, de la (défunte) Cinq et de Canal J. Son retour à la radio en 1992 se fait cette fois par la grande porte : pas moins que la direction technique à RFI pendant quatre ans, puis la direction technique à RTL !

Son entrée en 2002 à Radio France semble dès lors logique. Face au défi de la numérisation, la radio publique a besoin d'un fin connaisseur des réseaux, des émetteurs et des studios mais surtout de quelqu'un d'imaginatif et d'ingénieur pour trouver des solutions adaptées. Car le numérique chamboule non seulement les outils techniques, mais également l'organisation des radios.

Aujourd'hui, Radio France peut se vanter d'être une radio créative et moderne ; et c'est sans doute aussi grâce aux anciens des radios libres que la passion de créer et d'enrichir ce média s'épanouit dans le service public. M.C.

Quel avenir pour les radios libres ?

Par Jonathan Menerat

Durant les années 1990, la France et les autres pays européens ont été touchés par une transformation radicale des pratiques radiophoniques, comparable au passage du vinyle au CD. L'évolution rapide des nouvelles technologies, notamment dans le domaine informatique, a complètement bouleversé les modes de fonctionnement marqués désormais par la dématérialisation des supports. La gestion par ordinateur et l'automatisation des échanges ont rapidement trouvé leur place dans les studios, qui y ont vu un moyen de simplifier le processus de fabrication, mais également une solution durable en terme d'archivage des programmes. Le lancement grand public d'Internet marqua également une révolution, créant un nouvel espace de diffusion, qui s'affranchissait enfin des barrières géographiques et techniques. De nouveaux services firent leur apparition, avec des programmes spécifiques et notamment les webradios.

Ceux-ci ne constituent pas encore une concurrence sérieuse face aux grands réseaux hertziens traditionnels, mais de nouveaux supports de diffusion, tels que les téléphones portables, widgets et autres baladeurs MP3, surgissent et l'Internet mobile s'impose. De plus, le haut débit permet le déploiement de nombreuses applications audiovisuelles inédites. Le numérique représente donc bien une avancée technologique majeure impliquant de nouveaux modèles économiques, mais aussi la création d'emplois spécifiques ; et la demande du marché se fait de plus en plus pressante.

Pour certains, l'avenir de la radio passera par le podcast, qui permet aux internautes de télécharger des contenus audio et vidéo, et ainsi de composer une programmation personnelle, mais également de diffuser en ligne ces créations indépendamment des circuits classiques et officiels. Ces nouvelles tendances marquent une rupture importante avec l'écoute traditionnelle, car l'individualité des auditeurs est enfin reconnue. Mais cette « consommation » d'informations et de musique via l'Internet mobile, est apparue si rapidement que les radios installées ont du mal à s'adapter.

D'une manière générale, le lancement de la radio numérique terrestre (RNT) amène à repenser entièrement le paysage radiophonique. Tout d'abord, il devient possible de diffuser plusieurs radios sur la même fréquence, ce qui permet une plus grande diversité de programmes au niveau local, régional et national, mais aussi des décrochages publicitaires facilités. Une autre évolution importante est le développement, à terme, d'une couverture complète du territoire, certaines régions n'étant pas totalement couvertes par la bande FM. Le changement de fréquence devient totalement transparent, quel que soit l'endroit où l'on se trouve. Ainsi, le numérique apporte un confort d'écoute incomparable et continu, mais nécessite un réseau d'équipements secondaires. En effet, alors qu'avec la FM il était possible d'écouter un programme parasité dans les tunnels ou les régions montagneuses, ce ne sera plus automatiquement le cas.

D'autre part, les récepteurs de radio numérique seront équipés d'écrans LCD de nouvelles générations, qui permettront d'avoir accès à un certain nombre d'informations supplémentaires, les « métadonnées ». En plus de l'affichage du titre musical diffusé avec les informations relatives à l'artiste et à l'album, d'autres services feront leur apparition, comme les informations sur le trafic routier en temps réel, ou encore l'accès à la météo locale.

En ce qui concerne la technique, le choix de la norme T-DMB par la France ne fait pas l'unanimité parmi les opérateurs. À ce jour, le sujet fait encore polémique dans les débats relatifs à la transition.

Tous ces changements impliquent un coût d'exploitation important pour la diffusion, que toutes les radios, notamment associatives, ne pourront pas assumer. Alors que les grands groupes pourront rentabiliser ces dépenses en développant différents services multimédia, les associatives n'auront probablement pas les mêmes capacités, et les syndicats représentatifs se sont mobilisés pour obtenir du gouvernement des aides financières, mais aussi l'assurance de la pérennité de leurs activités dans le futur.

Initialement prévue fin 2008, puis repoussée plusieurs fois, la radio numérique progresse lentement, mais sûrement. Il faut maintenant réfléchir à l'établissement d'un équilibre entre les différents opérateurs, et faire évoluer le paysage radiophonique en adéquation avec les auditeurs, qui pourraient se tourner définitivement vers les nouveaux supports de diffusion. Une nouvelle dimension culturelle et technique apparaît, à laquelle les acteurs vont devoir s'adapter sous peine de disparaître. La radio de demain sera à coup sûr communautaire et interactive.

Isabelle Cadière

Par Céline Loozen

Journaliste, reporter-image et réalisatrice, Isabelle Cadière est une figure émergente du documentaire. Travaillant essentiellement pour la télévision (France 3 Régions), elle est de plus en plus reconnue. Pourtant, rien ne prédestinait la jeune femme à ce métier. Son parcours universitaire est assez sinueux, sa vocation tardive. Titulaire d'une licence de biologie, elle poursuit en journalisme scientifique (information, communication scientifique et technique à l'université de Paris Diderot), pour terminer par un DEA de sciences politiques. Ce qui l'a amenée à faire du documentaire est sa formation en journalisme scientifique. En y faisant ses premiers essais audiovisuels, elle a pris conscience de son désir de continuer dans cette voie : réaliser des documentaires donc, sur des thèmes non plus scientifiques mais sociaux.

La radio a toujours eu une place importante dans son travail. Lors de ses études déjà, elle a rédigé un mémoire sur les femmes et la radio dans les années 1967-1985, notamment sur Menie Grégoire et le mouvement des radios libres. Plus tard, elle a réalisé un film historique consacré à la liberté d'expression : *Radio Lorraine Cœur d'Acier, la parole libérée*, sorti en 2009 (produit par Aber Image).

Isabelle Cadière a été invitée à participer à l'exposition *Eldorado* à travers ce dernier film et un nouveau documentaire portant sur la radio et le féminisme. Il s'agit de retracer l'histoire des femmes au micro, grâce aux archives d'eldorado.fr. Isabelle Cadière veut montrer l'évolution du rôle et de la présence des femmes dans ce milieu, faire le parallèle entre l'histoire de la radio et celle des femmes, en faire une étude croisée : « Avant 1967, ce sont surtout des "diseuses de publicité", des "meneuses de jeu", des co-animatrices sans rôle réel. Il faut attendre 1967 pour avoir la toute première femme à la tête d'une émission : Menie Grégoire, chroniqueuse à RTL. Date qui, justement, est en concordance avec la loi Neuwirth qui autorise la contraception. Trois ans plus tard, le mouvement féministe apparaît, et avec lui l'augmentation du nombre de femmes au micro ». Le film cherche à interroger l'évolution de la société en relation avec celle des médias. C.L.

Elisabete Fernandes

Par Baptiste Pitois

Historienne de formation, Elisabete Fernandes est actuellement étudiante en Master 1 d'Études cinématographiques à l'université Paris Diderot. Elle a également participé à l'animation de plusieurs radios associatives.

Pour l'exposition *Eldorado*, elle s'est intéressée à l'histoire des stations communautaires. Elle trouve dans les archives d'Eldorado la photographie d'une manifestation, durant l'été 1983, devant le Centre Georges Pompidou. Sur l'une des banderoles, on peut lire l'inscription suivante : « Nou ve Radio Voka ». « Nou ve » signifie « Nous voulons » et « Voka » est un acronyme de « Voix des Caraïbes ». Elisabete Fernandes, qui n'a jamais entendu parler de cette radio, se lance dans une recherche afin de reconstituer son histoire.

Radio Voka, ou Radio Caraïbes, est une radio antillaise et guyanaise, qui émet de juin 1982 à août 1983 dans la région parisienne. Malgré différentes pétitions et protestations, elle n'est pas retenue, comme bien d'autres, par les commissions chargées d'attribuer les autorisations d'émettre. Elle est donc « exclue de la bande FM parisienne », comme le raconte l'historienne.

Aujourd'hui, il reste très peu de traces de Radio Voka et de la mobilisation de ses auditeurs. Dans son projet intitulé « La mémoire de Radio Voka », Elisabete Fernandes s'applique à retracer cette aventure éphémère, à partir de sons, d'une photographie et d'un communiqué de presse (tirés des archives d'Eldorado), ainsi que d'un travail d'investigation personnelle faisant appel à d'autres sources. Une ébauche, une histoire encore à écrire, en marge de la grande histoire de la bande FM. B.P.

Louise Hervé & Chloé Maillet

Anaïs Poncet, Jonathan Menerat, Xavier Reverdy-Theveniaud



Louise Hervé, photo Aurélien Mole,
direction artistique Marcelle Alix

Louise Hervé et Chloé Maillet se rencontrent en classe préparatoire au début des années 2000. Très vite, elles ont envie de travailler ensemble sur des performances didactiques en tout genre. Après trois moyens-métrages, une exposition à la galerie Marcelle Alix à Belleville et un premier Atelier de création radiophonique en 2009, les voilà embarquées dans l'aventure *Eldorado*.

Vous vous êtes rencontrées il y a dix ans. Qu'est-ce qui vous a donné envie de travailler ensemble ?

Louise Hervé. Ce qui nous a vraiment réuni, c'est notre premier film, *Ce que nous savons...* (2007), que nous avons produit et réalisé en trois ans. Il nous a demandé beaucoup de recherche et d'explorations. Depuis, nous travaillons ensemble à toutes les étapes de nos projets.

Vous avez réalisé et participé à de nombreux projets. Pourriez-vous nous en dire quelques mots ?

L.H. Nous avons récemment réalisé une exposition, conçue pour l'espace de la galerie Marcelle Alix, intitulée *La Caverne du dragon ou l'Enfouissement* dont la trame s'inspirait d'une très ancienne légende styrienne. Nous l'avons intégrée à un récit, celui d'un archéologue méditant sur sa vocation, d'un musée en restauration et d'une jeune femme enfermée dans un souterrain.

Chloé Maillet. La pratique de la performance, basée sur la prise de parole, était (et reste) notre laboratoire de recherche. Nous n'aimions pas conserver de traces filmées de notre travail. Nous préférons les traces sonores. C'est ce qui nous a amené, entre autres, à faire des performances radiophoniques. Nous avons notamment participé à une émission collective pour l'Atelier de création radiophonique de France Culture en 2009.

Pourriez-vous nous parler un peu de votre projet pour l'exposition Eldorado ?

C.M. Nous avons écrit une dramatique, c'est-à-dire une fiction radiophonique, intitulée *Restauration totale*, à partir d'un corpus d'archives tiré de la radio FM. Il s'agit d'une sorte d'histoire de science-fiction apocalyptique, construite à partir de la restauration de fonds d'archives.

L.H. L'histoire se passe dans un futur proche. On sent qu'il y a une impasse, un problème dans le domaine de la restauration. Visiblement, les efforts de tous les techniciens de l'époque tendent vers la recherche de la meilleure méthode de restauration possible des archives endommagées. Mais ces techniques rongent leur existence littéralement.

Parlez-nous un peu des archives que vous avez utilisées... Comment y avez-vous eu accès et dans quel état étaient-elles ?

L.H. Bétonsalon souhaitait inviter divers praticiens qui pourraient explorer les fonds d'archives collectés et conservés par *eldorado.fr*. Nous avons élaboré des critères de sélection et choisi des extraits dont le sujet était souvent la radio elle-même dans des situations à la limite de la possibilité d'émettre (arrestations d'animateurs, interdiction d'émettre, brouillage).

C.M. Nous avons eu accès aux archives des premières radios FM, les radios pirates. Souvent, il s'agissait d'enregistrements amateurs, le son n'était donc pas toujours très bon. C'est pourquoi nous avons eu l'idée de travailler davantage par imitation. Notre travail repose en quelque sorte sur une « reconstitution par imitation ».

Quelles années avez-vous choisi de traiter au travers de votre projet ?

L.H. Nous nous sommes particulièrement intéressées aux radios pirates des années 1970, avant que le monopole d'État ne soit brisé.

C.M. L'une des archives sonores qui nous a le plus inspirée est issue d'une radio pirate italienne, Radio Alice. Il s'agit de l'enregistrement en direct du jour où cette radio se fait arrêter par les carabinieri à Bologne. A.P. & J.M.



Chloé Maillet, photo Aurélien Mole,
direction artistique Marcelle Alix

L'Atelier de création radiophonique

Lundi 21 février 2011, 14h : nous avons rendez-vous avec Louise Hervé et Chloé Maillet devant la Maison de la Radio pour assister à l'enregistrement de leur dramatique. Elles arrivent, emmitouffées dans leurs manteaux et écharpes, « pour être sûres de ne pas tomber malades » ironise Louise. En effet, aujourd'hui elles enregistrent leur voix, et ce n'est pas le moment d'être aphones. On les sent impatientes de commencer.

Nous pénétrons dans le bâtiment, accompagnés d'Anna Szmuc. La réalisatrice travaille avec elles sur leur projet, qui consiste à reconstituer les moments forts de quelques émissions radiophoniques. Mais, plutôt que de travailler sur les bandes sonores originales, elles ont décidé de rejouer les scènes telles qu'elles les ont entendues dans les archives d'eldorado.fr.

La Maison de la Radio, c'est avant tout un long couloir circulaire avec des portes aux couleurs de toutes les stations de Radio France. Nous finissons par franchir l'une de ces portes et pénétrons dans une salle avec une console d'enregistrement d'où part un nombre incalculable de fils. L'atmosphère est calme et apaisante. Louise et Chloé découvrent le lieu dans lequel elles vont passer l'après-midi à jouer et rejouer leurs performances sonores.

Elles s'installent dans le studio voisin, totalement insonorisé, pour commencer les enregistrements. Les voilà face à leurs micros. Elles jouent leur première scène d'une traite, à plusieurs reprises, avant de revenir dans la cabine technique pour écouter cette première version. « C'est trop lu ? », s'inquiète Louise. « J'ai parlé d'une voix trop triste, non ? », questionne Chloé. Les jeunes femmes s'interrogent, échangent des conseils, puis repartent aussitôt, motivées et plus enthousiastes encore qu'à leur arrivée.

Quelques doutes subsistent néanmoins : « Elle va être difficile à jouer cette séquence », murmure l'une d'elles. Mais on enchaîne : « On ne sait jamais, on va peut-être avoir une panne de courant ! », plaisante Anna Szmuc. Alors les deux artistes se prennent totalement au jeu. Louise passe, en une fraction de seconde, d'un ton calme à une voix hystérique, pour simuler la colère qui transparait dans une des émissions de Lorraine Cœur d'Acier. Les deux filles parlent, chantent et crient, parfois même en anglais et en italien. La séance d'enregistrement dure plusieurs heures. Le lendemain, ce sont Laurent Lacotte et Corneliu Dragomirescu qui prêteront leur voix à la dramatique. Des bruiteurs apporteront leur concours et des « brouillages » seront superposés sur certaines séquences sonores. A.P.

Restauration totale est un essai radiophonique produit par France Culture, réalisé par Anna Szmuc, dans le cadre de l'Atelier de création radiophonique (Acr), il sera diffusé sur France Culture le 10 avril 2011, à 23h, et dans l'exposition sur un lecteur à bandes magnétiques.

Les ateliers Denis Diderot

Louise et Chloé se tiennent debout au centre d'un demi-cercle, devant une assemblée de personnes assises dans le noir. Il est 19h, nous sommes mercredi soir à Bétonsalon. Louise parcourt l'espace d'un pas rapide tout en parlant. Chloé, elle, reste fixe en prenant la parole. Les deux artistes semblent ravies de pouvoir faire participer le public au processus créatif qu'elles-mêmes côtoient souvent. Leur travail sur les radios libres ne s'arrête pas à leur collaboration avec les Ateliers de création radiophonique. À la demande du service culturel de l'université Paris Diderot, elles ont également organisé dix ateliers Denis Diderot, qui se sont tenus du 26 janvier au 6 avril 2011. Intitulé « Imitation de radios pirates, atelier d'observation et d'imitation de radios pirates », ce projet permet de diversifier les approches sur l'aventure des radios libres et sert d'introduction à l'exposition *Eldorado* de Bétonsalon. L'objectif principal est de faire travailler les participants à l'élaboration d'une émission pirate, en essayant de retrouver l'esprit qui animait ces radios à l'époque. Cela passe donc par l'étude approfondie de plusieurs de celles-ci.

En pratique, les séances se déroulent en deux parties distinctes. La première heure, Chloé et Louise, en animatrices chevronnées, prennent la parole à tour de rôle pour faire réfléchir le public sur un sujet donné. Elles proposent ainsi plusieurs variations sur un même thème, ici les radios pirates, à travers de nombreuses références venues de la littérature antique, du cinéma ou encore d'études scientifiques contemporaines. À la séance suivante, chaque participant est libre de présenter au groupe un sujet culturel, sous toutes formes que ce soit, en rapport avec le thème de la semaine précédente.

La deuxième heure est réservée à l'écriture et à la réflexion, sur la mise en place de l'émission radiophonique. Les participants sont invités à s'exprimer sur leurs idées et leurs attentes vis-à-vis de l'atelier et du projet, pour aboutir finalement à une reconstitution collective durant les dernières séances. L'œuvre, éphémère, devrait être retransmise sur les ondes depuis Bétonsalon grâce à un émetteur FM, ce qui permettra d'autant plus de se replonger dans l'esprit des radios pirates. L'atelier, mise en bouche de l'exposition *Eldorado*, prendra fin le lendemain du vernissage. Une belle entrée en matière pour cette dernière ! J.M. et X.R.-T.

*Atelier Denis Diderot « Imitation de la vie, ateliers d'observation et d'imitation de radios pirates » par Louise Hervé et Chloé Maillet
Tous les mercredis de 19h à 21h du 26 janvier au 6 avril 2011 (excepté le 2 mars) à Bétonsalon.*

L'Encyclopédie de la parole

Par Claire Piedallu

« Nous sommes tous des experts de la parole » : tel est le slogan de cette encyclopédie un peu particulière, qui s'applique à collecter et répertorier toutes sortes d'enregistrements de parole. Il ne s'agit pas, à vrai dire, d'une encyclopédie au sens propre du terme, mais d'un projet collectif regroupant poètes, musiciens, compositeurs, metteurs en scène, chorégraphes et réalisateurs.

Créée en septembre 2007, l'Encyclopédie de la parole est née de la volonté de Joris Lacoste, alors co-directeur des Laboratoires d'Aubervilliers, de rassembler des artistes ayant goût, tout comme lui, pour la collecte de documents sonores parlés et une envie commune de les partager.

Depuis lors, le collectif s'attèle à récupérer toutes sortes d'enregistrements et à les assembler en fonction de phénomènes particuliers, comme les cadences, les choralités, les compressions, les emphases, les espacements, les mélodies, les répétitions, les résidus, les saturations ou les timbres. Chacune de ces notions constitue une entrée de l'Encyclopédie, qui se voit dotée d'un corpus sonore et d'un article en consultation libre sur encyclopedielaparole.org.



Encyclopédie de la parole, Collection (17/02/2011)

Créé en décembre 2009, ce site internet est le mode de publication principal de l'Encyclopédie de la parole, l'hypertextualité permettant d'accéder simultanément aux articles et aux différents extraits sonores s'y rapportant. On y trouve aussi bien de la poésie sonore que des dialogues de film, des commentaires sportifs, des conférences philosophiques, des dessins animés, des messages de répondeur, des sermons religieux, des sitcoms doublées en français, des discours politiques, des incantations chamaniques, des déclamations théâtrales, des plaidoiries d'avocat ou des conversations courantes. L'Encyclopédie de la parole propose également une multitude de performances, des compositeurs ayant créé des pièces sonores pour la quasi-totalité des entrées de la collection.

Il existe par ailleurs une chorale qui interprète un répertoire composé de documents issus du corpus. Au cours du récital, la multiplication synchronique des voix met en évidence les structures formelles des extraits choisis. Une autre performance, *Parlement*, est un solo pour actrice composé à partir du corpus sonore engrangé. En faisant se succéder une centaine de voix à l'intérieur d'un même corps, celui d'Emmanuelle Lafon, on peut observer la diversité de la parole humaine.

Depuis 2007, l'Encyclopédie de la parole est intervenue dans de nombreux lieux d'expositions, festivals et théâtres, notamment les Laboratoires d'Aubervilliers, le Centre Pompidou, la Fondation Cartier, le Palais de Tokyo, le Théâtre de la Bastille, la Villa Arson, etc. Elle anime régulièrement des ateliers et donne des conférences.

Pour l'exposition *Eldorado*, le collectif a décidé de tester une nouvelle approche. Habitué jusqu'alors à travailler sur son propre corpus et avec des extraits diversifiés, il a ici décidé de faire la démarche inverse, en travaillant sur des extraits uniquement radiophoniques, issus d'un corpus autre que le sien, celui de l'association Eldorado. Une pièce sonore d'un de ses membres, David Christoffel, sera présentée tout au long de l'exposition. Quant à la conférence tenue par Nicolas Rollet et Pierre-Yves Macé, elle présentera un extrait du corpus d'eldorado.fr, analysé à travers plusieurs entrées.

L'Encyclopédie de la parole est actuellement animée par Grégory Castéra, David Christoffel, Frédéric Danos, Nicolas Fourgeaud, Joris Lacoste, Emmanuelle Lafon, Pierre-Yves Macé, Olivier Normand, Kerwin Rolland, Nicolas Rollet et Esther Salmona.

Franck Leibovici

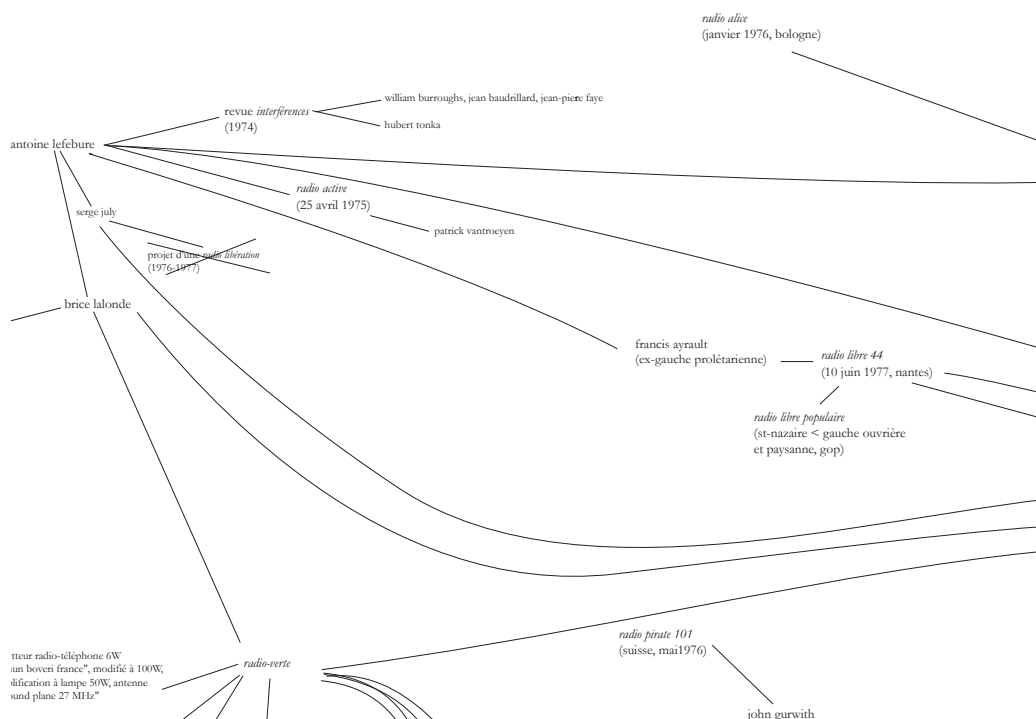
Par Guillaume Achard-Vincent et Kevin Hareux

Les cartes de Franck Leibovici sont des outils de représentation de concepts difficilement représentables, qui permettent une circulation à l'intérieur de sujets dépourvus a priori de forme préétablie. L'artiste tente de fournir des cartographies visuelles et auditives, aussi bien de processus, comme la fabrication du droit pénal international, que de portraits de poètes, comme Bernard Heidsieck ou Jean-Marie Gleize.

Franck Leibovici a déjà collaboré à plusieurs reprises avec Bétonsalon. C'est au titre d'artiste qu'il intervient dans le cadre de l'exposition *Eldorado*, et non comme spécialiste du médium radiophonique, univers dont il est éloigné. À travers sa carte, il souhaite représenter spatialement les différentes connexions qui lient les archives radiophoniques à ceux qui les ont créées, ainsi qu'à toute la sphère collective qui leur est associée. Des philosophes aux acteurs de la radio, en passant par les journalistes et artistes, chaque personne a contribué à faire de cette sphère ce qu'elle est aujourd'hui. Ce sont ces liens que Franck Leibovici s'efforce de mettre en évidence.

Pour rassembler les informations qui lui étaient nécessaires, il est allé à la rencontre des acteurs d'Eldorado. L'interprétation des récits qui lui ont été livrés constitue la base de sa carte. Il cartographie la narration que produit le collectif Eldorado sur lui-même, conçoit une sorte d'autopportrait. Ces personnes exercent ensuite une forme de rétrocontrôle sur l'interprétation qu'il fait de leurs récits, donnant leur avis sur l'objet qui en est tiré, la carte est donc le résultat de va-et-vient et de négociations.

La lecture et la compréhension de sa carte dépendent de la personne qui la lit, c'est-à-dire de son degré de familiarité avec le monde de la radio. La carte n'est qu'un outil aux mains de son utilisateur. Il n'y a pas de sens de lecture, pas de début, pas de fin, le sens de la navigation est indifférent. Cette composition de la création, modeste, fait donc une place à d'autres acteurs, à commencer par ceux qu'il cartographie. Cette carte n'est qu'un outil dont l'utilisation s'adapte à celui qui la consulte.



Extrait du travail préparatoire

Médiation/Médiason

Par Baptiste Pitois et Thierry Lefebvre

L'IRI et l'ère du numérique

Créé à l'initiative du philosophe Bernard Stiegler, l'Institut de recherche interdisciplinaire (IRI) est une association animée par une quinzaine de personnes : jeunes chercheurs et ingénieurs, dans les domaines des technologies de l'information, du design et de la philosophie.

Le but principal de l'IRI est de constituer des outils d'annotations et des appareils critiques. Il s'agit de combiner des architectures documentaires et des métadonnées avec des interfaces de navigation hypermédia. Le résultat de ces recherches est régulièrement intégré au logiciel Ligne de temps, plate-forme d'annotation en ligne et hors-ligne pour les productions temporelles, en particulier les films et les enregistrements audio, mais aussi les conférences... Inspiré par les « timelines » des bancs de montage numérique, Ligne de temps permet une confrontation de points de vue, ceux d'amateurs comme ceux de critiques, de réalisateurs, d'enseignants ou d'élèves.

Alors que l'on fête les trente ans de la libération des ondes, Bétonsalon et l'IRI s'interrogent sur la place des radios dans la technologie numérique. L'IRI a déjà travaillé avec France Culture pour l'analyse d'émissions de radio et leurs annotations en direct sur le site de la radio : Ligne de temps est un support d'échanges entre auditeurs. Pour *Eldorado*, Frédérique Berthet poursuivra cette réflexion avec ses étudiants (Master 1 d'Étude cinématographique). B.P.

Les radios libres en colloque

En parallèle avec l'exposition *Eldorado* se tiendra, les vendredi 20 et samedi 21 mai 2011, un important colloque international sur le thème : « Radios libres, 30 ans de FM : la parole libérée ? ». Les communications, débats et écoutes sonores se dérouleront dans l'amphithéâtre Buffon de l'Université Paris-Diderot. Tous renseignements auprès de Bétonsalon, de Thierry Lefebvre (CERILAC, Université Paris Diderot) et sur le site du Groupe de recherches et d'études sur la radio (GRER) : www.grer.fr. Attention, l'inscription est gratuite, mais obligatoire ! T.L.

R... ne répond plus (Luc et Jean-Pierre Dardenne, 1981)

Au début des années 1980, Luc et Jean-Pierre Dardenne explorent le petit monde des radios libres européennes. Il en résulte un documentaire expérimental d'une cinquantaine de minutes au ton singulier et à la construction énigmatique, qu'il sera possible de revoir dans le cadre de l'exposition *Eldorado*.

Trente ans après sa première diffusion, ce moyen-métrage nous offre l'opportunité de redécouvrir quelques stations mythiques et d'entrevoir certaines des motivations de leurs animateurs. Un jeune militant écologiste se fraye un chemin parmi les routes enneigées des Vosges, pour hisser au sommet d'une colline l'antenne précaire de Radio Verte Fessenheim. Les journalistes pugnaces de Radio Air Libre sillonnent Bruxelles afin d'enquêter sur les circonstances d'un crime raciste.

Veillant à garder une certaine distance par rapport à leur objet, les frères Dardenne s'interrogent : la révolution se fera-t-elle en fréquence modulée, comme le suggère l'exemple italien de Radio Popolare ? Et si les radios, au lieu de rapporter des opinions, rapportaient le réel ? Et d'ailleurs, où est passé le réel ? L'inquiétante libre antenne finale, dont les propos font si tragiquement écho à tant d'autres entendus de nos jours, semble signer, de manière anticipée, le constat d'échec de cette aventure générationnelle. Car, comme l'indique le titre crypté du film, le réel ne répond plus. T.L.

Frise libre à Bétonsalon

1945 : l'État instaure le monopole de la radiodiffusion. Les radios privées d'avant-guerre disparaissent toutes, sans exception. Seule la « radiodiffusion française » a désormais droit de cité. 1983 : plusieurs centaines de « radios locales privées » s'installent de manière tout à fait officielle sur la modulation de fréquence, sous le regard bienveillant de la toute nouvelle Haute Autorité de la communication audiovisuelle. Entre ces deux dates, il s'est passé tant et tant de choses. En toute subjectivité, l'équipe de Bétonsalon a sélectionné dans le livre de Thierry Lefebvre, *La Bataille des radios libres, 1977-1981* (Nouveau Monde, INA, 2008), une soixantaine de moments-clefs afin de composer une longue frise chronologique retraçant le mouvement pour la libération des ondes. Ces balises sont illustrées de documents divers - tracts, affiches, revues et, bien entendu, sons -, pratiquement tous issus des archives d'Eldorado. Une invitation au voyage et à la (re)découverte... T.L.

Exposition en cours

ELDORADIO
06/04 - 21/05/2011

Expositions à venir

THE OTOLITH GROUP
14/06/ - 23/07/2011

JIKKEN KŌBŌ

6/09-29/10/2011

Commissariat : Mélanie Mermod

EXPOSITION COLLECTIVE

À partir de la mi-novembre

En parallèle

Sous le ciel libre de l'histoire
Séminaire / février - novembre 2011
Musée du quai Branly
En partenariat avec le musée du quai Branly

Pratique artistique du cinéma
avec Noëlle Pujol
Atelier cinéma - Jusqu'à juin 2011
En partenariat avec l'Université Paris Diderot

12 Gestures

Séminaire - 2011
Kadist Art Foundation
En partenariat avec la Kadist Art Foundation

Ateliers pour enfants

Toute l'année
En partenariat avec plusieurs établissements scolaires

EQUIPE

Mélanie Bouteloup, directrice
Anna Colin, directrice associée
Flora Katz, chargée des relations extérieures
Agnès Noël, chargée des projets pédagogiques
Bertrand Riou, stagiaire

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Cyril Dietrich, artiste et président de Bétonsalon
Bernard Blistène, directeur du développement culturel du Centre Pompidou
Paolo Codeluppi, photographe
Marie Cozette, directrice du centre d'art La Synagogue de Delme
Laurent Le Bon, directeur du Centre Pompidou- Metz
Marc Maier, enseignant chercheur de l'Université Paris Diderot

PUBLICATION

Impression : Corlet Imprimeur S.A.
Tous droits réservés : Bétonsalon
Numéro ISSN : 2114-155X

INFOS PRATIQUES

9 esplanade Pierre Vidal-Naquet
Rez-de-Chaussée de la Halle aux Farines
75013 Paris
Métro ligne 14, RER C. Station
Bibliothèque François Mitterrand
ENTREE GRATUITE

Ouvert mardi - samedi / 11h-19h

info@betonsalon.net
+33 (0)1.45.84.17.56
www.betonsalon.net
Adresse postale
37 boulevard Ornano
75018 Paris

Conception éditoriale, les étudiants du parcours "médiation scientifique" de la licence Enseignement, Information et Communication Scientifique de l'université Paris Diderot (Guillaume Achard-Vincent, Alexiane Agullo, Héloïse Bouillard, Kevin Hareux, Sonia Idir, Céline Loozen, Jonathan Menerat, Claire Piedallu, Baptiste Pitois, Anaïs Poncet, Xavier Reverdy-Théveniaud et leur "chef d'orchestre" Matthias Cléry) avec le concours des enseignants de la composante "Sciences & Média" de l'UFR Lettres, Arts et Cinéma (Cécile De Bary, Thierry Lefebvre, Richard Millet), et l'aide précieuse d'André Chavarot.

Restauration totale est un essai radiophonique produit par France Culture, réalisé par Anna Szmuc, dans le cadre de l'Atelier de création radiophonique (Acr).

Nous remercions chaleureusement : Eldorado, qui a généreusement mis à disposition ses trésors du monde radiophonique et accueilli les artistes et participants de l'exposition ; Isabelle Cadière, l'Encyclopédie de la parole, Elisabeth Fernandes, Louise Hervé et Chloé Maillet, Thierry Lefebvre, Cécile De Bary, Richard Millet et leurs étudiants, Franck Leibovici, les étudiants de Frédérique Berthet et Arnaud Maïsetti, les membres d'Eldorado.fr et tout particulièrement Joëlle Girard, Bruno Labouré et Philippe Sage ; Sébastien Poulain, René Duval et les membres du CHR (Comité d'Histoire de la Radiodiffusion), les frères Dardenne, les films du fleuve, wbi, Aurélien Masson, Philippe Manach, Denis Maréchal, Dan Daversa, Philippe Chapot, Thomas Baumgartner, Sylvain Gire, Emmanuel Laurentin, Frank Smith, Philippe Langlois, Jean-Jacques Cheval, Albino Pedroia, David Christoffel, Antoine Lefebvre, Anne-Marie Gustave, Patrick Fillioud, Foued Berahou, Olivier le Gal, Thomas Carteron, Cyril Barthes, Alexandre Monnin, Patricia Trindade, les partenaires de l'exposition, les partenaires médias et tout ceux qui de près ou de loin ont contribué à la réalisation de ce projet.

MAIRIE DE PARIS



UNIVERSITÉ PARIS DIDEROT PARIS 7



Bétonsalon est membre de tram, réseau art contemporain Paris/Île-de-France



Partenaires médias



Partenaires événement



Partenaires de l'exposition

eldorado



LE 13 DU MOIS
Le magazine indépendant du 13^e arrondissement

nova
101.5 FM



Bétonsalon bénéficie du soutien de : Ville de Paris, Département de Paris, Université Paris Diderot - Paris 7, Direction régionale des affaires culturelles d'Île-de-France - Ministère de la Culture et de la Communication, Ministère de la jeunesse et des sports, Conseil régional d'Île-de-France, Hiscox et Leroy Merlin (Quai d'Ivry).

Image en couverture : Anaïs Poncet, micro trouvé parmi les archives d'Eldorado, copyright Eldorado et Anaïs Poncet

Image en quatrième de couverture : Richard Millet, étudiants de la licence Enseignement, Information et Communication Scientifique de l'université Paris Diderot



